

Le Nain noir (traduction Dufauconpret)

Walter Scott

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

O

L'être idéal qui est ici représenté comme demeurant dans une solitude profonde, et tourmenté par la conscience de sa difformité et la crainte d'être un sujet de mépris pour le reste des hommes, n'est pas entièrement imaginaire. Un individu qui existait il y a des années, suggéra à l'auteur l'idée de ce personnage. Ce pauvre diable avait nom David Ritchie. Il était du Tweeddale, et son père travaillait dans les ardoisières de Stobo. Sans doute il naquit difforme, bien que souvent il attribuât son infortune aux mauvais traitements qu'il avait essuyés dans son enfance. Il avait appris l'état de brossier à Édimbourg, et travailla dans plusieurs maisons dont il fut toujours renvoyé à cause de la sensation pénible que sa taille et son visage ne manquaient pas d'exciter.

Fatigué d'être un sujet de mépris et de dérision, David Ritchie résolut de se retirer dans une solitude où il aurait le moins de communication possible avec un monde qui le repoussait, et il se réfugia dans un marais sauvage, au bas d'une digue, sur la ferme de Woodhouse, dans le vallon isolé de la petite rivière de Manor, dans le Peeblesbire. Les gens qui passaient par hasard en cet endroit éprouvaient une grande surprise, les plus superstitieux étaient même un peu alarmés de voir un être aussi étrange occupé à une tâche pour laquelle il semblait n'avoir aucun talent, celle de construire une maison. La chaumière qu'il bâtit était très petite, mais les murs qui l'entouraient, ainsi que le jardin, étaient construits avec une prétention de grande solidité, et composés de couches de larges pierres et de gazon : quelques-unes des pierres

angulaires étaient si lourdes, qu'on se demandait avec surprise comment un tel architecte avait pu les soulever. Le fait est que David avait reçu souvent l'assistance des passants et de ceux qu'attirait la curiosité ; et comme on ignorait généralement cette circonstance, l'étonnement restait toujours le même.

Le propriétaire du sol, feu sir James Naesmith, baronnet, passa par hasard devant cette singulière demeure, qui, construite à son insu, rappelait exactement cette expression de Falstaff, d'une « belle maison bâtie sur les terres d'un autre ; » et le pauvre David aurait pu perdre le fruit de son travail. Mais sir James n'eut pas même la pensée d'user de ses droits, et il sanctionna de bon cœur cette innocente usurpation.

On a reconnu généralement que la description du personnage d'Elshender de Mucklestane-Moor était un portrait passablement exact, et peu exagéré, de David de Manorwater. La stature de David n'allait pas tout à fait à trois pieds et demi, puisqu'il pouvait se tenir droit sur le seuil de la porte de sa maison, qui avait juste cette hauteur. Les détails suivants sur sa personne et son caractère se trouvent dans le Magasin écossais de l'année 1817. On sait maintenant qu'ils ont été communiqués par l'ingénieux M. Robert Chambers, d'Édimbourg, qui a recueilli avec beaucoup de soin les traditions de la Bonne Ville et qui, dans d'autres publications, a ajouté à la masse de nos antiquités populaires. Sir Robert Chambers est le compatriote de David Ritchie, et il lui était plus facile qu'à tout autre de recueillir des anecdotes sur son compte.

« Son crâne, qui était oblong et d'une forme peu ordinaire, avait, assure-t-on, une telle force, que Ritchie pouvait le frapper avec violence contre le panneau d'une porte ou l'extrémité d'un baril. On dit que son rire était horrible ; et sa voix, qui ressem-

blait au cri d'un hibou, était en rapport avec ses autres difformités. Son costume ne présentait rien de bien extraordinaire. Lorsqu'il sortait, il portait ordinairement un vieux chapeau. Il ne mettait jamais de souliers, mais ses pieds et ses jambes étaient toujours cachés et enveloppés dans des morceaux de drap ; il ne marchait jamais qu'appuyé sur un long bâton beaucoup plus grand que lui. Ses habitudes étaient singulières, et indiquaient un esprit en harmonie avec sa grossière enveloppe. La jalousie, la misanthropie, l'irritation, constituaient les défauts prédominants de son caractère. La conscience de sa difformité le poursuivait comme un fantôme ; et les insultes et les mépris auxquels l'exposait cette difformité, avaient rempli son cœur de sentiments amers et cruels.

« David délestait les enfants à cause de leur penchant à l'insulter et à le poursuivre. Avec les étrangers, il se montrait généralement réservé, et bien qu'on ne se refusât jamais à l'aider et à lui donner des secours pécuniaires, il exprimait ou montrait rarement de la reconnaissance. Une dame qui l'avait connu depuis son enfance, assure que, bien que David témoignât à la famille de son père autant d'attachement et de respect qu'il était capable d'en éprouver, les membres de cette famille étaient cependant obligés de mettre une grande prudence dans leurs rapports avec lui. Un jour qu'elle était allée lui rendre visite avec une autre dame, il les mena dans son jardin, et il leur montrait avec satisfaction ses riches plates-bandes, lorsqu'elles s'arrêtèrent par hasard devant un carré de choux un peu maltraité par les insectes. David observant qu'une des deux visiteuses souriait, reprit subitement son caractère sauvage, et se précipitant au milieu des choux, il les mit en pièces avec son long bâton, en s'écriant : Je déteste les vers parce qu'ils se moquent de moi. Une autre dame,

qui, elle aussi, le connaissait depuis longtemps, lui fit involontairement une injure sanglante dans une occasion semblable. La regardant d'un œil soupçonneux au moment où il lui faisait parcourir son jardin, il observa qu'elle crachait ; aussitôt il s'imagina que c'était en signe de mépris, et il s'écria avec la plus effrayante colère : — Suis-je un crapaud, pour que vous crachiez à mon aspect ? — puis, sans vouloir rien entendre, il la mit dehors en l'accablant d'imprécations.

La nature maintient un certain équilibre de bon et de mauvais dans tous ses ouvrages, et il n'y a peut-être pas d'état si misérable qui ne possède quelque source de bonheur inconnu. Ce pauvre diable avait cependant quelques consolations. Dans la solitude qu'il s'était choisie, il devint un admirateur passionné de la nature : son jardin qu'il cultivait avec soin, faisait sa gloire et ses délices. Poussant plus loin encore son admiration pour des beautés plus champêtres, la douce pente d'une montagne couverte de verdure, le bouillonnement d'une claire fontaine, ou les ombrages d'un bois épais, étaient des scènes qui lui causaient un inexprimable plaisir. C'est peut-être par cette raison qu'il aimait les pastorales de Shenstone et quelques passages du Paradis perdu. L'auteur a entendu sa voix peu harmonieuse réciter la célèbre description du Paradis, qu'il semblait apprécier à sa juste valeur. Ses autres études étaient d'une nature différente et principalement polémique. Jamais il n'allait à l'église de la paroisse, ce qui attirait sur lui le soupçon d'entretenir des opinions hétérodoxes. Il parlait d'une vie à venir avec une profonde sensibilité et exprimait du dégoût à l'idée que ses restes seraient confondus avec le rebut commun du cimetière ; aussi, guidé par son goût ordinaire, avait-il choisi un site charmant et sauvage, dans le vallon qu'il habitait, pour en faire sa dernière demeure. Pourtant il changea

d'idée dans la suite, et fut inhumé dans le cimetière de la paroisse de Manor.

L'auteur a gratifié Wise Elshie de quelques qualités qui le font paraître, aux yeux du vulgaire, comme possédant un pouvoir surnaturel. La renommée faisait à David Ritchie un compliment semblable, car les ignorants et les enfants du voisinage le croyaient ce qu'on appelle uncanny ; et il se montrait peu soucieux de détruire cette opinion. Elle était un adoucissement à sa misanthropie.

David Ritchie affectait de fréquenter les lieux solitaires, particulièrement ceux qu'on supposait hantés par les esprits. Il est certain qu'il courait peu de chances de rencontrer quelque objet plus effrayant que lui-même.

Nous avons dit que David Ritchie admirait les beautés de la nature. Ses seuls favoris parmi les êtres vivants étaient un chat et un chien, et des abeilles dont il avait le plus grand soin. Vers la fin de sa vie, il fit venir auprès de lui une de ses sœurs qu'il logea dans une hutte adjacente à la sienne, sans permettre jamais qu'elle entrât chez lui. Cette femme était d'une intelligence faible, mais sa personne n'avait rien de difforme ; simple, même un peu sotte, elle n'était ni triste ni bizarre comme son frère. David ne lui montrait aucune sorte d'affection, mais il la supportait ; tous deux ils recevaient un faible secours de la paroisse. Grâce au patriarcal état où se trouvait alors le pays, des personnes dans la position de David et de sa sœur étaient sûres d'avoir de quoi vivre ; il leur suffisait de s'adresser au propriétaire le plus voisin ou à quelque fermier aisé, et elles les trouvaient toujours prêts à pourvoir à leurs modestes besoins. Enfin David n'avait aucun besoin d'argent, si ce n'est pour acheter du tabac. Lorsqu'il mourut

(au commencement de ce siècle), on trouva qu'il avait amassé environ vingt livres, circonstance qui peint un des traits de son caractère ; car la richesse, c'est le pouvoir, et le pouvoir c'était ce que désirait posséder David Ritchie, comme une compensation à son exclusion de toute société humaine.

Sa sœur lui survécut jusqu'à la publication de l'ouvrage dont cette courte notice forme l'introduction, et je fus fâché d'apprendre qu'une sorte de « sympathie locale, » et la curiosité qu'on éprouvait alors pour ce qui concernait l'auteur de Waverley et le sujet de ses ouvrages, aient exposé la pauvre femme à des importunités qui lui causèrent de la peine. Lorsqu'on la pressait de questions sur son frère, elle demandait à son tour si l'on ne voulait pas permettre que les morts reposassent en paix.

L'auteur vit ce malheureux homme, dans l'automne de 1797 ; car alors il était, comme il a encore le bonheur de l'être aujourd'hui, lié par l'amitié la plus sincère à la famille du vénérable docteur Adam Ferguson, le philosophe et l'historien, qui habitait la Mansion-House d'Halyards, dans la vallée de Manor, à environ un mille de l'ermitage de Ritchie. C'est durant un séjour à Halyards que l'auteur connut ce singulier anachorète. M. Fergusson assistait David de diverses manières, il lui prêtait même des livres ; et bien que le goût du philosophe et celui du pauvre paysan ne fussent pas toujours en harmonie, le premier regardait l'autre comme un homme d'une grande capacité, dont les idées avaient de l'originalité, mais dont l'esprit avait été égaré par un amour-propre auquel le mépris causait la plus violente irritation.

David Ritchie était mort depuis plusieurs années, quand l'auteur conçut l'idée qu'un tel caractère pourrait avoir un grand intérêt dans une fiction. Il traça celui d'Elshie de Mucklestane-

Moor. L'ouvrage devait être plus long qu'il ne l'est, et la catastrophe plus adroitement amenée. Mais un critique de mes amis à l'opinion duquel je soumettais ma composition, pensa que le caractère de l'anachorète était d'une nature trop révoltante, et plus fait pour dégoûter que pour intéresser le lecteur. Comme j'avais des raisons de considérer mon conseiller pour un excellent juge de l'opinion publique, je terminai mon travail aussi vite que possible, et n'ayant fait qu'un volume d'une histoire qui devait en avoir deux, j'ai peut-être produit un ouvrage aussi difforme que le Nain noir qui en est le sujet.

1

LE NAIN NOIR

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note.
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

PRÉLIMINAIRES

Par une belle matinée d'avril (quoique la neige fût tombée abondamment pendant la nuit et que la terre restât couverte d'un manteau éblouissant de blancheur), deux voyageurs à cheval arrivèrent à l'auberge de Wallace. Le premier était un homme grand et robuste, vêtu d'une redingote grise ; une toile cirée couvrait son chapeau ; il tenait à la main un grand fouet garni en ar-

gent, et des bottes armées de gros éperons protégeaient ses jambes ; enfin il montait une grande jument baie au poil rude, dont une selle de campagne et une bride militaire à double mors un peu rouillé composaient le harnachement. Celui qui l'accompagnait paraissait être son domestique : il était porté par un poney gris, avait sur la tête un bonnet bleu, une grosse cravate autour du cou, et de longs bas bleus au lieu de bottes. Ses mains étaient noircies par le goudron, et il observait envers son compagnon un air de déférence. Ils entrèrent tous deux de front dans la cour, et la dernière phrase de leur entretien fut une exclamation : — Dieu nous soit en aide ! si ce temps-là dure, que deviendront les agneaux ? — Ces mots suffirent à mon hôte, qui s'avança pour prendre le cheval du principal voyageur et le tenir par la bride pendant que celui-ci descendait et que son compagnon recevait le même service du garçon d'écurie. Enfin mon hôte, saluant le fermier, lui demanda :

— Eh bien ! quelles nouvelles des montagnes du sud ?

— Mauvaises, si nous pouvons sauver les brebis, ce sera beaucoup ; quant aux agneaux, il faudra les laisser aux soins du Nain noir.

— Oui, oui, ajouta le vieux berger (car c'en était un) en hochant la tête, le Nain aura beaucoup à faire avec les morts ce printemps.

— Le Nain noir ? dit mon savant ami et patron Jedediah Cleishbotham ; quel personnage est-ce là ?

— Vous devez avoir entendu parler du bon Elshie, le Nain noir… Chacun raconte son histoire ; mais ce ne sont que des fo-

lies, et je n'en crois pas un mot depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Votre père y croyait bien, dit le vieux berger.

— Sans doute, Bauldie : on croyait alors à tant de choses auxquelles on ne croit plus aujourd'hui !

— Tant pis, reprit le vieillard ; votre père aurait été bien contrarié de voir démolir sa vieille masure pour faire des murs de parc ; et ce joli tertre couronné de genêts où il aimait tant à s'asseoir au coucher du soleil, pour voir revenir les vaches du loaning… pensez-vous que le pauvre homme serait bien aise de voir son joli tertre bouleversé par la charrue comme il l'a été depuis sa mort ?

— Allons, Bauldie, prends ce verre que t'offre l'hôte, répondit le fermier, et ne t'inquiète plus des changements dont tu es témoin.

— À votre santé, Messieurs, dit le berger : puis, après avoir vidé son verre, il continua : — Ce n'est pas, certes, à des gens comme nous qu'il appartient de juger, mais c'était un joli tertre que le tertre des genêts, et un bien brave abri dans une matinée froide.

— Oui, dit le maître ; mais vous savez qu'il nous faut avoir des navets pour nos longues brebis, mon camarade, et que pour les avoir ces navets, il nous faut travailler rudement avec la charrue et la houe ; ça n'irait guère bien de s'asseoir sur le tertre des genêts pour y jaser du Nain noir, et autres niaiseries, comme on faisait autrefois lorsque c'était le temps des courtes brebis.

— Oui bien, oui bien, maître, dit le serviteur ; mais les courtes brebis payaient de courtes rentes, à ce que je crois.

Ici mon respectable et savant patron s'interposa de nouveau, et remarqua qu'il n'avait jamais pu apercevoir aucune différence matérielle, en fait de longueur, entre une brebis et une autre ; remarque qui occasionna un grand éclat de rire de la part du fermier et un air d'étonnement de la part du berger. — C'est la laine, mon brave homme, c'est la laine, et non la bête elle-même, qui fait appeler la brebis courte ou longue, dit celui-ci. Je crois que si vous mesuriez leur dos, la courte brebis serait la plus longue des deux ; mais c'est la laine qui paie la rente, et nous en avons besoin.

— Sans doute, des courtes brebis payaient de courtes rentes. Mon père ne donnait pour notre ferme que soixante pounds, et elle m'en coûte à moi trois cents. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que je n'ai pas le temps de rester ici à conter des histoires.

— Mon hôte, servez-nous à déjeuner, et voyez si nos rosses ont à manger. Il me faut aller voir Christy Wilson, afin de nous entendre sur le luck-penny que je lui dois depuis notre dernier compte ; j'espère que nous n'en viendrons pas à un procès.

— Écoutez-moi, voisin, ajouta-t-il en s'adressant à mon digne et savant patron, si vous voulez savoir quelque chose de plus sur les brebis longues et les brebis courtes, je reviendrai manger ma soupe aux choux vers une heure de l'après-midi, ou si vous voulez entendre de vieilles histoires sur le Nain noir, et d'autres semblables, vous n'aurez qu'à inviter Bauldie, que voici, à boire une demi-pinte.

Le fermier revint à l'heure dite, et avec lui Christy Wilson, leur différend ayant été terminé sans qu'ils eussent recours aux messieurs en robes longues. Mon digne et savant patron ne manqua pas de se trouver à leur arrivée, autant pour entendre les contes promis que pour les rafraîchissements dont il avait été question. Notre hôte se joignit à nous, et nous restâmes autour de la table jusqu'au soir, assaisonnant la liqueur avec maintes chansons et maints contes. Le dernier incident que je me rappelle fut la chute de mon savant et digne patron, qui tomba de sa chaise en concluant une longue morale sur la tempérance.

Dans le cours de la soirée, le Nain noir n'avait pas été oublié : le vieux berger Bauldie nous fit sur ce personnage un grand nombre d'histoires qui nous intéressèrent vivement. Il parut aussi, avant que nous eussions vidé le troisième bol de punch, qu'il y avait beaucoup d'affectation dans le prétendu scepticisme de notre fermier, lequel croyait sans doute qu'il ne convenait pas à un homme qui paie une rente annuelle de trois cents livres, de croire aux traditions de ses ancêtres ; mais au fond du cœur il y avait foi. Selon mon usage, je poussai plus avant mes recherches en m'adressant à d'autres personnes qui connaissaient le lieu où s'est passée l'histoire suivante, et je parvins heureusement à me faire expliquer certaines circonstances qui mettent dans leur vrai jour les récits exagérés des traditions vulgaires.

2

Dans un des cantons les plus reculés du sud de l'Écosse, un jeune homme nommé Halbert ou Hobbie Elliot, fermier aisé qui se

vantait de descendre de l'ancien Martin Elliot de la tour de Preakin, si fameux dans les traditions et les ballades nationales des frontières, revenait de la chasse et regagnait son habitation. Les daims, autrefois si multipliés dans ces montagnes solitaires, avaient presque entièrement disparu : le peu qui en était resté se retirait dans des lieux presque inaccessibles. Cependant on voyait plusieurs jeunes gens du pays se livrer avec ardeur à cette chasse, malgré les périls et les fatigues qui y étaient attachés. L'épée des habitants des frontières avait dormi dans le fourreau depuis la pacifique union des deux couronnes sous le règne de Jacques, premier roi de ce nom qui occupa le trône de la Grande-Bretagne ; mais ces contrées conservaient des traces de ce qu'elles avaient été naguère. Les habitants, dont les occupations paisibles avaient tant de fois été interrompues par les guerres civiles ne s'étaient pas encore pliés tout à fait aux habitudes d'une industrie régulière. Ce n'était encore que sur une très petite échelle que l'exploitation des bêtes à laine était établie, et l'on s'occupait principalement de l'élève du gros bétail. Le fermier ne songeait qu'à semer la quantité d'orge et d'avoine nécessaire aux besoins de sa famille ; et le résultat d'un pareil genre de vie était que bien souvent lui et ses domestiques ne savaient que faire de leurs loisirs. Les jeunes hommes les consacraient à la chasse et à la pêche ; et à l'ardeur avec laquelle ils se livraient à ces exercices, on reconnaissait l'esprit aventureux qui jadis guidait dans leurs déprédations les habitants des frontières de ce district.

Àl'époque où commence cette histoire, les plus hardis jeunes gens de la contrée attendaient avec plus d'impatience que de crainte une occasion d'imiter les exploits guerriers de leurs ancêtres, dont le récit faisait une partie de leurs amusements domestiques. L'acte de sécurité publié en Écosse avait donné

l'alarme à l'Angleterre, en ce qu'il semblait menacer les deux royaumes d'une séparation inévitable après la mort de la reine Anne. Godolphin, qui était alors à la tête de l'administration anglaise, comprit que le seul moyen d'écarter les malheurs d'une guerre civile était de parvenir à l'incorporation et à l'unité des deux royaumes. Pour l'intelligence de notre récit, il suffit de savoir que l'indignation fut générale en Écosse, quand on y apprit à quelles conditions le parlement d'Édimbourg avait sacrifié son indépendance. Cette indignation donna naissance à des ligues secrètes, aux projets les plus extravagants. Les caméroniens mêmes, qui regardaient avec raison les Stuarts comme leurs oppresseurs, étaient sur le point de prendre les armes pour le rétablissement de cette dynastie ; et les intrigues politiques présentaient l'étrange spectacle des papistes, des épiscopaux et des presbytériens cabalant contre le gouvernement britannique, poussés par un commun ressentiment des outrages faits à la patrie. La fermentation était universelle ; et comme depuis la proclamation de l'acte de sécurité, la population avait été exercée au maniement des armes, elle n'attendait que la déclaration de quelques-uns des chefs de la noblesse qui voulussent diriger le soulèvement, pour se porter à des actes hostiles.

Le cleugh ou la ravine sauvage où Hobbie Elliot venait de poursuivre le gibier, était déjà loin derrière lui, et il était à peu près à mi-chemin de sa ferme quand la nuit étendit ses premiers voiles sur l'horizon. Il n'existait dans les environs ni un buisson ni une pointe de rocher qu'il ne connût parfaitement, et il aurait regagné son gîte les yeux fermés ; mais ce qui l'inquiétait malgré lui, c'est qu'il se trouvait près d'un endroit qui ne jouissait pas d'une bonne réputation. La tradition disait qu'il était hanté par des esprits, et qu'on y voyait des apparitions. Il avait entendu

faire ces contes depuis son enfance, et personne n'y ajoutait plus de foi que le bon Hobbie de Heugh-Foot.

Il faut convenir que le lieu dont il s'agit prêtait un peu à la superstition, et Hobbie n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour se rappeler les événements merveilleux qu'il avait entendu raconter. Ce lieu sinistre était un common, ou bruyère communale, appelée Mucklestane-Moor à cause d'une colonne de granit brut placée sur une éminence au centre de la bruyère, soit pour servir de mausolée à un ancien guerrier enseveli en ce lieu, soit pour perpétuer le souvenir de quelque combat. La tradition expliquait l'origine de ce monument par une légende que la mémoire d'Hobbie ne manqua pas de lui rappeler. Autour de la colonne, le terrain était semé d'un grand nombre de fragments énormes du même granit, que leur forme et leur disposition avaient fait appeler les « oies grises de Mucklestane-Moor » ; et la légende trouvait l'explication de cette singularité dans la catastrophe d'une fameuse et redoutable sorcière qui jadis fréquentait les environs, faisait avorter les brebis et les vaches, qui en un mot jouait tous les méchants tours qu'on attribue aux gens de son espèce. C'était sur cette bruyère que la vieille pratiquait le sabbat avec ses sœurs les sorcières. On montrait encore des places circulaires dans lesquelles ni bruyère ni gazon ne pouvaient croître, le terrain étant en quelque sorte calciné par les pieds brûlants des diables qui venaient prendre part à la danse. Un jour, la vieille sorcière fut obligée de traverser ce lieu pour conduire, dit-on, des oies à une foire voisine ; car on n'ignore pas que le diable, tout prodigue qu'il est de ses funestes dons, est assez peu généreux pour laisser ses associés dans la nécessité de travailler pour vivre. Le jour était avancé, et, pour tirer un meilleur parti de son troupeau, il fallait qu'elle arrivât la première au marché. Mais, aux approches de

cette lande sauvage, coupée par des flaques d'eau et des fondrières, les oies se dispersèrent tout à coup pour se plonger dans leur élément favori. Furieuse de voir que ses efforts pour les rassembler restaient inutiles, la sorcière s'écria : — Démon ! que je ne sorte plus de ce lieu, ni mes oies ni moi ! — À peine ces mots étaient-ils prononcés que, par une métamorphose subite, la vieille et le troupeau furent convertis en pierres.

Tous ces détails se retracèrent à l'esprit d'Hobbie ; il se rappela également qu'il n'existait pas un seul villageois qui n'évitât soigneusement cet endroit, surtout à la nuit tombante.

Hobbie ne manquait pas de courage ; il appela près de lui les chiens qui l'avaient suivi à la chasse, il regarda si son fusil était bien amorcé, puis, il se mit à siffler. Toutefois, on juge bien qu'il ne fut pas fâché d'entendre derrière lui une voix de sa connaissance ; il s'arrêta aussitôt, et fut joint par un jeune homme qui demeurait dans les environs, et qui, comme lui, avait passé la journée à la chasse.

Patrick Earnscliff d'Earnscliff venait d'atteindre sa majorité et d'entrer en possession d'une fortune fort honnête. Il était d'une bonne famille universellement respectée dans le pays ; et, doué d'excellentes qualités.

— Allons, Earnscliff, s'écria Hobbie, je suis toujours aise de rencontrer Votre Honneur, et il fait bon d'être en compagnie dans un désert comme celui-ci. — C'est un endroit tout rempli de fondrières. — Où avez-vous chassé aujourd'hui ?

— Jusqu'au Carla-Cleugh, Hobbie, répondit Earnscliff en lui rendant son salut amical. — Croyez-vous que nos chiens vivront en paix ?

— Ah ! ne craignez rien des miens ; ils sont si fatigués qu'ils ne peuvent mettre une patte devant l'autre. Diable ! les daims ont déserté le pays, je crois. Je suis allé jusqu'à Inger-Fellfoot ; de toute la journée, je n'ai aperçu d'autre gibier que trois vieilles perdrix rouges.

— Hé bien ! Hobbie, j'ai abattu ce matin un chevreuil que mon domestique a porté à Earnscliff. Je vous en enverrai la moitié pour votre grand'mère.

— Grand merci, monsieur Patrick ; vous êtes connu dans tout le pays pour votre bon cœur. Ah ! je suis sûr que la bonne femme l'acceptera avec plaisir, surtout quand elle saura que c'est vous qui l'avez tué. — J'espère que vous viendrez en prendre votre part, car je crois que vous êtes seul à la tour d'Earnscliff. Tous vos gens sont à cet ennuyeux Édimbourg. Que diable font-ils dans ces longs rangs de maisons de pierres avec un toit d'ardoises, ceux qui pourraient vivre dans le bon air de leurs vertes montagnes ?

— Ma mère a été retenue pendant plusieurs années à Édimbourg pour mon éducation et celle de ma sœur ; mais je me propose bien de réparer le temps perdu.

— Et vous sortirez un peu de la vieille tour pour vivre en bon voisin avec les vieux amis de la famille. Savez-vous bien que ma grand'mère prétend qu'il a une parenté entre vous et nous.

— Cela est vrai, Hobbie ; et j'irai demain dîner à Heugh-Foot.

— Voilà qui est bien dit. S'il n'est pas sûr qu'il existe une parenté entre nous, au moins nous sommes d'anciens voisins. Ma mère a tant d'envie de vous voir ! elle jase si souvent de votre père, qui a été tué il y a longtemps.

— Paix. Hobbie ! ne parlez pas de ce malheur.

— Je n'en sais trop rien ! Si cela était arrivé à mon père, je m'en souviendrais jusqu'à ce que je m'en fusse vengé, et mes enfants s'en souviendraient après moi. Mais, vous autres seigneurs, vous savez ce que vous avez à faire. J'ai entendu dire que c'était un ami d'Ellieslaw qui avait frappé votre père.

— Laissons cela, Hobbie.

— Quoi qu'il en soit, le vieux Ellieslaw était fauteur et complice. Je suis sûr que si vous vouliez en tirer vengeance, personne ne vous blâmerait, car le sang de votre père rougit encore ses mains…

— N'êtes-vous pas honteux, Hobbie, d'exciter votre ami à la vengeance, à contrevenir aux lois civiles et religieuses, et cela dans un endroit où nous ne savons pas qui peut nous écouter ?

— Chut ! chut ! dit Hobbie, j'avais oublié… Mais je vous dirais bien monsieur Patrick, ce qui arrête votre bras. Nous savons que ce n'est pas le manque de courage ; ce sont les deux yeux d'une jolie fille, de miss Isabelle Vere, qui vous tiennent si tranquille.

— Je vous assure que vous vous trompez, Hobbie, et vous avez grand tort de parler ainsi. Je n'aime pas qu'on se donne la liberté de joindre inconsidérément à mon nom celui d'une demoiselle.

— Là ! ne vous disais-je pas bien que si vous étiez si calme, ce n'était pas faute de courage ? — Allons, je n'ai pas eu dessein de vous offenser. Mais il y a encore une chose qu'il faut que je vous dise entre amis. Le vieux laird d'Ellieslaw a plus que vous dans ses veines l'ancien sang du pays. Il n'entend rien à toutes ces nouvelles idées de paix ; il est pour les expéditions et les coups du

bon vieux temps. On voit à sa suite une foule de vigoureux garçons. Aussi, dès qu'il y aura un soulèvement il sera un des premiers à se déclarer. Or, croyez bien qu'il n'a pas oublié son ancienne querelle avec votre famille ; je parierais qu'il rendra quelque visite à la vieille tour d'Earnscliff.

— S'il est assez malavisé pour le faire, Hobbie, j'espère lui prouver que la vieille tour est encore assez solide pour lui résister.

— Fort bien ! vous parlez en homme à présent… Eh bien, si jamais il vous attaque, faites sonner la grosse cloche de la tour, et en un clin d'œil vous m'y verrez arriver avec mes deux frères, le petit Davie de Stenhouse, et tous ceux que je pourrai ramasser.

— Je vous remercie, Hobbie ; mais j'espère que, dans le temps où nous vivons, nous ne verrons pas des événements si contraires à tous les sentiments de religion et d'humanité.

— Bah ! monsieur Patrick, ce ne serait qu'un petit bout de guerre entre voisins : le ciel et la terre le savent, dans un pays si peu civilisé, c'est la nature du pays et des habitants.

— Pour un homme qui croit aussi fermement que vous aux apparitions surnaturelles, il me semble que vous parlez du ciel un peu légèrement.

— Est-ce que la plaine de Mucklestane m'effraie plus que vous, Earnscliff ? Je n'ignore pas qu'il y revient des esprits, mais qu'est-ce que j'ai à craindre ? J'ai une bonne conscience.

— Et Dick Turnbull, à qui vous cassâtes la tête, et Williams de Winton, sur qui vous fîtes feu ?

— Ah ! monsieur Earnscliff, vous tenez donc un registre de mes mauvais tours ? La tête de Dick est guérie, et nous devons vider notre différend, le jour de Sainte-Croix, à Jeddart. Quant à Willie, nous sommes redevenus amis. Mais, Dieu me préserve ! Earnscliff, qu'est-ce que j'aperçois là-bas ?

3

Nain qui parcours cette plage,
Apprends-moi quel est ton nom ?
— L'Homme noir du marécage !

L'objet qui alarma le jeune fermier fit tressaillir son compagnon, quoiqu'il fût moins superstitieux. La lune, qui s'était levée pendant leur conversation, semblait se disputer avec les nuages à qui régnerait sur l'atmosphère, de sorte que sa lumière douteuse ne se montrait que par intervalles. Un de ses rayons frappant sur la colonne de granit, leur fit apercevoir un être qui ressemblait à une créature humaine. Il ne paraissait pas vouloir aller plus loin, car il marchait lentement autour de la colonne.

Tout cela répondait si bien aux idées que Hobbie s'était formées d'une apparition, qu'il s'arrêta, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et dit tout bas à Earnscliff : — C'est la vieille Aille, c'est elle-même ! lui tirerai-je un coup de fusil, en invoquant le nom de Dieu ?

— N'en faites rien, c'est un malheureux privé de raison.

— Vous la perdez vous-même de vouloir en approcher, dit Elliot en retenant son compagnon. Nous avons le temps de dire une

petite prière avant que le spectre vienne à nous. Ah ! si je pouvais m'en rappeler une… Croyez-moi, Earnscliff, faisons un détour.

Malgré ces remontrances, Earnscliff continuait d'avancer, et Hobbie le suivait involontairement. Ils se trouvèrent enfin à dix pas de l'objet qu'ils cherchaient à reconnaître. Plus ils en approchaient, plus il leur paraissait décroître. C'était un homme dont la taille n'excédait pas quatre pieds ; mais il était presque aussi large que haut. Le jeune chasseur appela deux fois cet être extraordinaire sans en recevoir de réponse, et sans faire attention aux efforts continuellement répétés de son compagnon pour l'entraîner d'un autre côté : — Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici à cette heure ? demanda-t-il une troisième fois.

Une voix aigre et discordante répondit : — Passez votre chemin ! ne demandez rien à qui ne vous demande rien ! — et ces mots, qui firent reculer Elliot de deux pas, firent même tressaillir Earnscliff,

— Pourquoi êtes-vous si éloigné de toute habitation ? Êtes-vous égaré ? suivez-moi, je vous donnerai un logement pour la nuit.

— À Dieu ne plaise ! s'écria Hobbie involontairement. — J'aimerais mieux loger tout seul dans le fond du gouffre de Tarrasflow.

— Passez votre chemin ! répéta cet être extraordinaire : je n'ai besoin ni de vous ni de votre logement. Il y a cinq ans que ma tête n'a reposé dans l'habitation des hommes.

— C'est un homme qui a perdu l'esprit, dit Earnscliff.

— Venez avec moi, mon ami, vous paraissez éprouver quelque grande affliction ; l'humanité ne me permet pas de vous abandonner ici.

— L'humanité ! s'écria le Nain. Vrai lacet de bécasse.

— Je vous dis, mon bon ami, que vous ne pouvez juger de votre situation. Vous périrez dans cet endroit désert. Il faut, par compassion pour vous, que nous vous forcions à nous suivre.

— Je n'y toucherai pas du bout du doigt, dit Hobbie.

— Si je péris ici, dit le Nain, que mon sang retombe sur ma tête ! mais vous aurez à vous accuser de votre mort, si vous osez souiller mes vêtements d'une main d'homme.

En ce moment la lune jeta une clarté plus pure, et Earnscliff vit que cet être singulier tenait en main quelque chose qui brilla comme la lame d'un poignard ou le canon d'un pistolet. C'eût été folie de vouloir s'emparer d'un homme ainsi armé. Earnscliff voyait d'ailleurs qu'il n'avait aucun secours à attendre d'Hobbie. Il rejoignit donc son compagnon, et ils continuèrent leur route.

Nos deux compagnons firent d'abord, chacun de son côté, leurs réflexions. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus ni voir ni entendre le Nain, Hobbie dit à son compagnon :

— Je vous garantis qu'il faut que cet esprit ait fait ou ait souffert bien du mal quand il était dans son corps, pour qu'il revienne ainsi après être mort et enterré.

— Je crois que c'est un fou misanthrope, répondit Earnscliff.

— Vous ne croyez donc pas que ce soit un être surnaturel ?

— Moi ? non, en vérité !

— Eh bien, je suis presque d'avis moi-même que ce pourrait bien être un homme véritable.

— Quoi qu'il en soit, je reviendrai ici demain. Je veux voir ce que sera devenu ce malheureux.

— En plein jour !… alors, s'il plaît à Dieu, je vous accompagnerai. Mais nous sommes plus près d'Heugh-Foot que d'Earnscliff ; ne feriez-vous pas mieux, à l'heure qu'il est, de venir coucher à la ferme ? Nous enverrons le petit garçon avertir vos gens que vous êtes chez nous.

Passez votre chemin ! répéta cet être extraordinaire.

Cette affaire réglée, nos deux chasseurs doublèrent le pas et gravirent bientôt une petite éminence. — Monsieur Patrick, dit Hobbie, j'éprouve toujours du plaisir quand j'arrive en cet endroit. Voyez-vous là-bas cette lumière ? c'est là qu'est ma grand'-mère. La bonne vieille travaille à son rouet. Et plus haut, à la fenêtre au-dessus, en voyez-vous une autre ? c'est la chambre de ma cousine, de Grâce Armstrong. Elle fait à elle seule plus d'ouvrage dans la maison que mes trois sœurs ensemble. Quant à mes frères, l'un est parti avec les gens du chambellan, l'autre est à Moos-Phadraig, la ferme que nous faisons valoir.

— Vous êtes heureux d'avoir une famille si estimable.

— Heureux, oui certes. Mais à propos, monsieur Patrick, dites-moi donc, non que cela me concerne particulièrement, mais j'entendais cet hiver le prêtre de Saint-John et notre ministre discuter là-dessus, et tous deux, ma foi, ils parlaient très bien. Le prêtre donc dit qu'il est contre la loi d'épouser sa cousine ; mais

je ne crois pas qu'il citât aussi bien les autorités de la Bible que notre ministre.

— Le mariage est reconnu par tous les chrétiens protestants aussi libre que Dieu l'a fait dans la loi lévitique ; ainsi, mon cher Hobbie, il ne peut y avoir aucun obstacle à ce que vous épousiez miss Armstrong.

— Oh ! oh ! monsieur Patrick, vous qui êtes si chatouilleux, ne plaisantez donc pas comme cela ! Il n'était pas question de Grâce. D'ailleurs elle n'est pas ma cousine germaine. Mais nous allons arriver, il faut que je tire un coup de fusil ; c'est ma manière de m'annoncer.

Dès qu'il eut donné le signal, on vit différentes lumières se mettre en mouvement. Hobbie en fit remarquer une qui traversait la cour : — C'est Grâce ! dit-il à son compagnon. Elle ne viendra pas me recevoir à la porte ; elle va voir si le souper de mes chiens est préparé.

— Qui m'aime, aime mon chien. Vous êtes un heureux garçon.

Cette observation d'Earnscliff fut accompagnée d'un soupir qui n'échappa pas à l'oreille du jeune fermier. — En tout cas, dit-il, je ne suis pas le seul. Aux courses de Carlisle, j'ai vu plus d'une fois miss Isabelle Vere détourner la tête pour regarder quelqu'un qui passait près d'elle. Qui sait ce qui peut arriver dans ce monde ?

Earnscliff eut l'air de murmurer tout bas une réponse.

Ils avaient déjà dépassé le loaning, ils se trouvèrent en face de la ferme où demeurait la famille d'Hobbie Elliot. Elle était couverte en chaume, mais d'un abord confortable. De riantes figures

étaient déjà à la porte ; mais la vue d'un étranger émoussa les railleries qu'on se proposait de décocher contre Hobbie à cause de sa mauvaise chasse. Trois jeunes et jolies filles semblaient se rejeter l'une à l'autre le soin de montrer le chemin à Earnscliff, parce que chacune d'elles aurait voulu s'esquiver pour aller faire un peu de toilette et ne pas paraître devant lui dans le déshabillé du soir.

Cependant Hobbie se permit quelques plaisanteries générales sur ses deux sœurs (Grâce n'était plus là) ; et prenant la chandelle des mains d'une de ces coquettes villageoises, il introduisit son hôte dans le parloir de la famille.

Après avoir fait un bon accueil à Earnscliff, et donné tout bas quelques ordres pour faire une addition au souper ordinaire de la famille, la vieille grand'mère et les sœurs d'Hobbie commencèrent leur attaque, qui n'avait été que différée.

— Jenny n'avait pas besoin d'apprêter un si grand feu pour cuire ce qu'Hobbie a rapporté, dit une des sœurs.

— Non, sans doute, repartit une autre : la poussière de la tourbe, bien soufflée, aurait suffi pour rôtir tout le gibier de notre Hobbie.

— Ma foi ! si j'étais que de lui, j'aurais rapporté un corbeau plutôt que de revenir sans la corne d'un daim.

Hobbie les regardait alternativement et il chercha à les adoucir en annonçant le présent qu'Earnscliff avait promis.

— Dans ma jeunesse, dit la vieille mère, un homme aurait été honteux de sortir une heure avec son fusil sans rapporter au moins un daim de chaque côté de son cheval.

— C'est pour cela qu'il n'en reste plus, répliqua Hobbie.

— Il y a pourtant des gens qui savent encore trouver du gibier, remarqua la sœur aînée en jetant un coup d'œil sur Earnscliff.

— Eh bien ! Il a du bonheur aujourd'hui, une autre fois ce sera mon tour. N'est-il pas bien agréable, après avoir couru les montagnes toute la journée, d'avoir à tenir tête à une demi-douzaine de femmes qui n'ont rien eu à faire que de remuer par-ci par-là leur aiguille ou leur fuseau, surtout quand, en revenant à la maison, on a été effrayé par des esprits ?

— Effrayé par des esprits ! s'écrièrent toutes les femmes à la fois.

— Effrayé ! non ; c'est surpris que je voulais dire.

Et Hobbie se mit à raconter en détail ce qui leur était arrivé en disant, pour conclure, qu'il ne pouvait conjecturer ce que ce pouvait être, à moins que ce ne fût ou l'ennemi des hommes en personne, ou un des vieux Peghts qui habitaient le pays au temps jadis.

— Vieux Pegh ! s'écria la grand'mère ; non, ce n'est pas un Pegth. — C'est l'Homme brun des marécages. Ô maudits temps que ceux où nous vivons ! Que va-t-il donc arriver à ce malheureux pays ? Jamais il ne paraît que pour annoncer quelque désastre. Feu mon père m'a dit qu'il avait fait une apparition l'année de la bataille de Marston-Moor, une autre fois du temps de Montrose, et une autre la veille de la déroute de Dunbar. De mon temps même, on l'a vu deux heures avant le combat du pont de Bothwell ; et l'on dit encore que le laird de Benarbuck, qui avait

le don de seconde vue, s'entretint avec lui quelque temps avant le débarquement du duc d'Argyle.

Earnscliff prit la parole. Il était convaincu, dit-il, que l'être qu'ils avaient vu était un malheureux privé de raison, mais il parlait à des oreilles qui ne voulaient pas entendre, et tous se réunirent pour le conjurer de ne pas songer à retourner le lendemain à Mucklestane-Moor.

— Songez donc, mon cher enfant, lui dit la vieille dame, songez que vous devez prendre garde à vous plus que personne. La mort sanglante de votre père, les procès et maintes pertes ont faits de grandes brèches à votre maison. — Et vous êtes la fleur du troupeau ; vous devez moins que personne vous risquer dans de téméraires aventures.

— Mais bien certainement, mistress Elliot, vous ne voudriez pas que j'eusse peur d'aller dans une plaine ouverte, en plein jour ?

— Et pourquoi non ? Je n'empêcherai jamais ni mes enfants ni mes amis de soutenir une bonne cause, au risque de tout ce qui pourrait leur arriver ; mais, croyez-en mes cheveux blancs, se jeter dans le péril de gaieté de cœur, c'est agir contre la loi et l'Écriture.

Earnscliff ne répondit rien, car il voyait que ses arguments seraient paroles perdues, et l'arrivée du souper mit fin à la conversation. Miss Grâce était entrée peu auparavant, et Hobbie s'était placé à côté d'elle, non sans avoir lancé à Earnscliff un coup d'œil d'intelligence. Un entretien enjoué, auquel la grand'mère prit part avec cette bonne humeur qui sied si bien à la vieillesse, fit reparaître sur les joues des jeunes personnes les roses qu'en avait

bannies l'histoire de l'apparition, et à la suite du souper on dansa ou l'on chanta aussi gaiement que s'il n'eût pas existé d'apparitions dans le monde.

4

Oui, je suis misanthrope, et tout le genre humain
Ne mérite à mes yeux que haine, que dédain.
Que n'es-tu quelque chien ? je t'aimerai peut-être.

Le lendemain, après avoir déjeuné Earnscliff prit congé de ses hôtes, en leur promettant de venir manger sa part de la venaison qui était arrivée de chez lui. Hobbie eut l'air de lui faire ses adieux à la porte, mais quelques minutes après il était à son côté.

— Vous y allez donc, monsieur Patrick ! dit-il, eh bien, malgré tout ce qu'a dit ma mère, que le ciel me confonde si je vous y laisse aller seul ! Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous laisser partir sans rien dire, sauf à vous rejoindre ensuite, afin que ma mère ne se doutât de rien ; car je n'aime pas à la contrarier.

— Vous avez raison, Hobbie ; elle mérite tous vos égards.

— Mais croyez-vous que nous ne soyons point imprudents de retourner là-bas ?

— Si je pensais comme vous, Hobbie, peut-être n'irais-je pas plus loin ; mais je ne crois ni aux esprits ni aux sorciers, et je ne veux pas perdre l'occasion de sauver peut-être la vie à un malheureux.

— À la bonne heure, si vous le pensez ainsi, dit Hobbie d'un air de doute ; il est certain pourtant que les fées sont moins visibles de moitié dans notre temps. Je ne puis dire que j'en aie vu moi-même. Mais combien de fois mon père m'a-t-il dit qu'il en avait vu en revenant de la foire, quand il était un peu en train, le brave homme !

C'est ainsi que la superstition se transmet de plus en plus faible d'une génération à l'autre. Earnscliff le remarquait à part soi. Ils continuèrent à causer de la sorte jusqu'à ce qu'ils arrivassent en vue de la colonne qui donne son nom à la plaine.

— En vérité, dit alors le fermier, voilà encore cette créature qui se traîne là-bas. Mais il est grand jour, vous avez votre fusil, j'ai mon grand coutelas, et je crois que nous pouvons nous approcher.

— Très certainement, mais que peut-il faire là ?

— On dirait qu'il construit un mur avec toutes ces pierres.

En approchant davantage, Earnscliff reconnut que la conjecture de son compagnon n'était pas invraisemblable. L'être mystérieux semblait employer toutes ses forces à ramasser les pierres éparses, et à les placer les unes sur les autres, mais son travail n'était pas facile, et l'on avait peine à comprendre qu'il eût pu remuer les pierres énormes qui servaient de fondements à son édifice. Quand les deux jeunes gens arrivèrent, il s'occupait à en placer une très lourde, et il y mettait tant d'attention, qu'il ne les vit pas s'approcher.

— Il faut que ce soit l'esprit d'un maçon : voyez comme il manie ces grosses pierres. Si c'est un homme, après tout, je voudrais

savoir combien il prendrait par toise pour construire un mur de digue. On aurait bien besoin d'en avoir un entre Cringlehope et les Shaws. — Brave homme, ajouta-t-il en élevant la voix, vous faites-là un ouvrage pénible.

L'être auquel il s'adressait se tourna de son côté en jetant sur lui des regards égarés.

Comme il regardait en silence les deux jeunes gens, Earnscliff, afin de l'adoucir, lui dit : — Vous vous êtes donné une tâche fatigante ; permettez-nous de vous aider ; — et, réunissant leurs efforts, Elliot et lui placèrent une pierre sur le mur commencé. Pendant ce temps, le Nain les regardait de l'air d'un maître qui inspecte ses ouvriers, et témoignait par ses gestes combien il s'impatientait de leur lenteur. Celle-ci posée, il leur en montra une seconde, puis une troisième, puis une quatrième, paraissant choisir avec un malin plaisir les plus lourdes et les plus éloignées ; mais lorsque le déraisonnable Nain leur en désigna une cinquième, plus difficile encore à remuer que les précédentes : — Oh ! ma foi, l'ami, dit Elliot, Earnscliff fera ce qu'il lui plaira ; car, que vous soyez un homme, ou tout ce qu'il peut y avoir de pire, le diable me torde les doigts si je m'éreinte plus longtemps comme un manœuvre, sans recevoir tant seulement un remerciement pour nos peines.

— Un remerciement ! s'écria le Nain en le regardant de l'air du plus profond mépris ; recevez-en mille, et puissent-ils vous être aussi utiles que ceux qui m'ont été prodigués !... Allons ! travaillez, ou partez.

— Notre présence paraît le contrarier, répondit Earnscliff ; retirons-nous, nous ferons mieux de lui envoyer quelque

nourriture.

En effet, de retour à Heugh-Foot, ils chargèrent un domestique de porter au Nain un panier de provisions.

Le Nain continua ses travaux avec une activité qui paraissait presque surnaturelle ; il faisait en un jour plus d'ouvrage que deux hommes ensemble ; et les murs qu'il élevait prirent bientôt l'apparence d'une hutte qui, quoique très étroite et composée seulement de pierres et de terre, sans mortier, offrait un air de solidité très rare dans des cabanes si petites et d'une construction si grossière. Earnscliff, qui épiait tous ses mouvements, n'eut pas plut tôt compris son but, qu'il fit porter dans le voisinage du lieu les bois nécessaires pour la toiture, et il se proposait même d'y envoyer des ouvriers le jour suivant. Mais le Nain ne lui en laissa pas le loisir ; il passa la nuit à l'ouvrage, et fit si bien que, dès le lendemain matin, la charpente était en place.

Voyant que cet être bizarre ne voulait recevoir d'aide que le secours accidentel d'un passant, Earnscliff se contenta de faire porter dans son voisinage les matériaux et les outils qu'il jugeait pouvoir lui être utiles. Le solitaire s'en servait avec talent. Il construisit une porte et une fenêtre, se fit un lit en planches, et à mesure que ses travaux avançaient, son humeur semblait devenir moins irascible. Enfin, il songea à se fermer d'un enclos, dans lequel il transporta du terreau et travailla si bien le sol qu'il se forma un petit jardin. Dans les environs on ne croyait plus que ce fut un fantôme, — on l'avait vu d'assez près et assez longtemps pour être convaincu que c'était véritablement un homme de chair et d'os, — mais le bruit se répandait qu'il avait des liaisons avec des êtres surnaturels, et qu'il avait fixé sa résidence dans ce lieu écarté afin de n'être pas troublé dans ses relations avec eux. Il

n'était jamais moins seul que quand il était seul, disait-on en donnant à cette phrase d'un ancien philosophe un sens mystérieux. On assurait aussi que des hauteurs qui dominent la bruyère on avait vu souvent un autre personnage qui aidait dans son travail cet habitant du désert, et qui disparaissait aussitôt qu'on s'approchait d'eux ; quelquefois ce personnage était assis à son côté sur le seuil de la porte, se promenait avec lui dans le jardin, allait avec lui dans le jardin, allait avec lui chercher de l'eau à une fontaine voisine. Earnscliff expliquait ce phénomène en disant qu'on avait pris l'ombre du Nain pour une seconde personne.

Dans d'autres cantons de l'Écosse, ces soupçons auraient pu exposer notre solitaire à des recherches peu agréables ; ils ne servirent qu'à faire regarder le prétendu sorcier avec une crainte respectueuse. Il voyait avec une sorte de plaisir l'air de surprise et d'effroi des gens qui s'approchaient de sa chaumière. Un bien petit nombre étaient assez hardis pour satisfaire leur curiosité en jetant un regard à la hâte sur son habitation.

Le Nain semblait s'être établi dans sa hutte pour la vie, et rarement Earnscliff passait-il par là sans lui demander de ses nouvelles ; mais il était impossible de l'engager dans aucune conversation sur ses affaires personnelles. Il acceptait les choses nécessaires à la vie, mais rien au delà, quoique Earnscliff par humanité, et les habitants du canton par crainte superstitieuse, lui offrissent bien davantage. Il récompensait ceux-ci par des conseils lorsqu'il était consulté sur leurs maladies et celles de leurs troupeaux, leur fournissant même, non seulement les médicaments tirés des simples qui croissaient dans le pays, mais encore des médicaments coûteux, produit de climats étrangers. On juge bien

que cela ne faisait que confirmer le bruit de ses liaisons avec des êtres invisibles. Avec le temps, il fit connaître qu'il se nommait Elshender-le-Reclus, nom que les habitants du pays changèrent en celui du bon Elshie, ou le Sage de Mucklestane-Moor.

Ceux qui venaient le consulter déposaient ordinairement leur offrande sur une pierre peu éloignée de sa demeure. Était-ce de l'argent, quelque autre objet qu'il ne lui convînt pas d'accepter, il le jetait loin de lui, ou bien encore il affectait de ne pas vouloir y toucher. Dans toutes ces occasions, ses manières étaient celles d'un misanthrope bourru ; il ne prononçait que le nombre de mots strictement nécessaire pour répondre à la question qu'on lui adressait, et si l'on voulait lui parler de choses indifférentes, il rentrait chez lui.

Lorsque l'hiver fut passé, Elshender commença à récolter quelques légumes dans son jardin, et il en fit sa principale nourriture. Earnscliff, était alors parvenu à lui faire accepter deux chèvres qui se nourrissaient dans la plaine, et qui lui fournissaient du lait, résolut de lui faire une visite.

Le vieillard s'asseyait ordinairement sur un banc de pierre, près de la porte de son jardin, et c'était là son siège quand il était disposé à donner audience, car il n'admettait personne dans l'intérieur de son habitation. Lorsqu'il était enfermé chez lui, aucune prière n'aurait pu le déterminer à se rendre visible ou à donner audience.

Earnscliff donc avait été pêcher dans un ruisseau, voyant l'ermite sur son banc, il vînt s'asseoir sur une pierre qui était en face, ayant en main sa ligne et un panier dans lequel étaient quelques truites. Habitué à sa présence, le Nain ne donna d'autre signe

qu'il l'avait vu qu'en levant les yeux un moment. S'apercevant qu'Elshender avait adossé à sa demeure un petit abri pour ses deux chèvres, il lui dit :

— Vous travaillez beaucoup, Elshie.

— Travailler ! s'écria le Nain ; c'est le moindre des maux de la misérable humanité. Il vaut mieux travailler comme je le fais, que de chercher des amusements tels que les vôtres.

— Je ne prétends pas que nos amusements champêtres soient des exercices inspirés par l'amour de l'humanité, et cependant…

— Et cependant ils sont préférables à votre occupation. Il vaut mieux que l'homme assouvisse sa férocité sur les poissons que sur les créatures de son espèce. Mais pourquoi parlè-je ainsi ? Pourquoi la race des hommes ne s'entr'égorge-t-elle pas, jusqu'à ce que, le genre humain détruit, il ne reste plus qu'un monstre énorme comme le Béhémoth de l'Écriture ; qu'alors ce monstre, le dernier de la race, privé de nourriture, s'éteigne, consumé par la faim ?

— Vos actions valent mieux que vos paroles, Elshie : votre misanthropie maudit les hommes, et cependant vous les soulagez !

— Pourquoi ? Écoutez : vous êtes un de ceux que je vois avec le moins de dégoût ; et, par compassion pour votre aveuglement, je veux bien perdre avec vous quelques paroles. — Je ne puis envoyer dans les familles la peste et la discorde ; mais n'atteins-je pas au même but en conservant la vie de quelques hommes, puisqu'ils ne vivent que pour s'entre-détruire ? Si j'avais laissé mourir Alix de Bower, l'hiver dernier, Ruthwen aurait-il été tué ce printemps pour l'amour d'elle ? Lorsque Willie de Westburnflat était

sur son lit de mort, on laissait les troupeaux paître librement dans les champs ; aujourd'hui qu'il est guéri, on les surveille avec soin, et l'on ne se couche pas sans avoir déchaîné le limier de garde et tous les autres chiens.

— J'avoue que cette dernière cure n'a pas rendu un grand service à la société ; mais par compensation, vous avez guéri, il y a peu de temps, mon ami Hobbie, d'une fièvre.

— Ainsi pensent et parlent les enfants de la boue, dit le Nain en souriant avec malignité. Avez-vous jamais vu le petit d'un chat sauvage dérobé tout jeune à sa mère pour être apprivoisé ? Comme il est doux ! comme il joue avec vous ! Mais faites-lui sentir votre gibier ou vos agneaux, et sa férocité va se manifester.

— C'est l'effet de son instinct. Mais qu'est-ce que cela a de commun avec Hobbie ?

— C'est son emblème. Il est, quant à présent, apprivoisé ; mais qu'il trouve l'occasion d'exercer son penchant naturel, vous verrez le jeune limier aspirer le sang ; vous le verrez aussi cruel, aussi féroce que le plus terrible de ses ancêtres. Nierez-vous qu'il ne vous excite souvent à tirer une vengeance sanglante d'une injure dont votre famille a eu à se plaindre quand vous n'étiez encore qu'un enfant ?

Earnscliff tressaillit. Le solitaire ne parut pas s'apercevoir de sa surprise, et continua : — Eh bien, la trompette sonnera, le jeune limier satisfera sa soif de sang, et je dirai avec un sourire : Voilà pourquoi je lui ai sauvé la vie ! Oui, tel est l'objet de mes soins apparents : c'est d'augmenter la masse des misères humaines ; c'est, du fond même de ce désert, de jouer mon rôle

dans la tragédie générale. Quant à vous, si vous étiez malade, la pitié m'engagerait peut-être à vous envoyer une coupe de poison.

— Je vous suis fort obligé, Elshie ; et avec une si douce espérance, je ne manquerai certainement pas de vous consulter quand j'aurai besoin de secours.

— Ne vous flattez pas trop ! il n'est pas bien certain que je fusse assez faible pour céder à une sotte compassion. Pourquoi m'empresserais-je d'arracher aux misères de la vie un homme si bien constitué pour les supporter ?

— Vous faites un effrayant tableau de la vie, Elshie, mais il ne saurait abattre mon courage. Nous devons supporter les peines avec résignation, et jouir du bonheur avec reconnaissance.

— Doctrine de brutes et d'esclaves ! dit le Nain : je la méprise. Mais je ne perdrai pas plus de paroles avec vous. — À ces mots il se leva et ouvrit la porte de sa chaumière. Toutefois, avant d'y entrer, il se retourna vers Earnscliff, et ajouta avec véhémence : — De peur que vous ne croyiez que les services que je parais rendre aux hommes prennent leur source dans ce sentiment bas et servile qu'on appelle l'amour de l'humanité, apprenez que, s'il en existait un qui eût détruit mes plus chères espérances, et si la vie et la fortune de cet homme étaient aussi complètement en mon pouvoir que ce vase fragile (prenant en main un pot de terre qui se trouvait près de lui), je ne le réduirais pas ainsi en atomes de poussière (et il le lança avec fureur contre la muraille). Non, continua-t-il, je l'entourerais de richesses, je l'armerais de puissance, je ne le laisserais manquer d'aucun moyen d'accomplir ses infâmes desseins ; j'en ferais le centre d'un effroyable tourbillon qui engloutirait tout ce qui se trouverait sur son passage.

Se précipitant alors dans sa hutte, il en ferma la porte.

Earnscliff s'éloigna avec un sentiment de compassion et d'horreur.

5

Au mois de mai, du printemps la puissance
Du rocher des déserts dompte l'aridité ;
Et malgré lui, sa féconde influence
De mousse et de lichen pare sa nudité.
Ainsi de la beauté tout reconnaît l'empire,
Le cœur le plus sévère est touché de ses pleurs,
Et se sent ranimé par son tendre sourire.

Àmesure que la saison nouvelle faisait sentir sa douce influence, on voyait plus souvent le solitaire assis sur son banc de pierre. Un jour, une compagnie assez nombreuse qui allait à la chasse traversait la bruyère avec une suite de piqueurs. À la vue de cette troupe brillante, le Nain allait rentrer dans sa chaumière, quand trois jeunes demoiselles que la curiosité avait engagées à se détacher de la troupe pour voir de plus près le sorcier de Mucklestane-Moor, parurent tout à coup devant lui. L'une fit un cri d'effroi en apercevant un être si difforme, l'autre, plus hardie, s'avança en lui demandant d'un air ironique s'il voulait lui dire la bonne aventure ; la troisième, qui était la plus jeune et la plus jolie, voulant réparer l'incivilité de ses compagnes, lui dit que le hasard les avait séparés de leur société, et que, l'ayant vu assis à sa porte, elles étaient venues pour le prier de leur indiquer le chemin.

— Quoi ! s'écria le Nain, si jeune, et déjà si artificieuse ! Vous êtes venue, fière de votre jeunesse, de votre opulence et de votre beauté, pour en jouir doublement par le contraste de la vieillesse, de l'indigence et de la difformité. Cette conduite est digne de la fille de votre père, mais non de celle de la mère qui vous a donné le jour.

— Vous connaissez donc mes parents ?

— Oui. C'est la première fois que mes yeux vous aperçoivent : mais je vous ai vue souvent dans mes rêves.

— Dans vos rêves ?

— Oui, Isabelle Vere. Qu'ai-je à faire, quand je veille, avec toi ou avec les tiens ?

— Quand vous veillez. Monsieur, dit la seconde avec une sorte de gravité moqueuse, toutes vos pensées sont fixées sans doute sur la sagesse ; la folie ne peut s'introduire chez vous que pendant votre sommeil.

— La nuit comme le jour, répliqua le Nain, elle exerce sur toi un empire absolu.

— Que le ciel me protège ! dit la jeune dame, c'est un sorcier.

— Aussi certainement que vous êtes une femme. Vous voulez que je vous prédise votre destinée. Vous passerez votre vie à courir après des folies. Au passé, des poupées et des jouets ; au présent, l'amour et toutes ses sottises ; dans l'avenir, le jeu, l'ambition et les béquilles. Des fleurs dans le printemps, des papillons dans l'été, des feuilles fanées dans l'automne et dans l'hiver.

— Eh bien, si j'attrape les papillons, c'est toujours quelque chose. Et vous, Nancy, ne voulez-vous pas vous faire dire votre bonne aventure ?

— Pas pour un empire, répondit Nancy.

— Eh bien, reprit miss Ilderton en se tournant vers le Nain, je veux vous payer comme si vous étiez un oracle et moi une princesse.

En même temps elle lui présenta quelques pièces d'argent.

— La vérité ne se vend ni ne s'achète, dit le solitaire.

— Eh bien, je garderai mon argent.

— Vous en aurez besoin. — Arrêtez, dit-il à miss Vere au moment où ses compagnes partaient, j'ai encore deux mots à vous dire. Vous avez ce que vos compagnes voudraient avoir, beauté, richesse, naissance, talents.

— Permettez-moi de suivre mes compagnes, bon père : je suis à l'épreuve contre la flatterie et les prédictions.

— Arrêtez, s'écria le Nain en retenant le cheval par la bride, je ne suis pas un flatteur. Croyez-vous que je regarde toutes ces qualités comme des avantages ? Chacune d'elles ne traîne-t-elle pas à sa suite des maux innombrables ?

— Eh bien, mon père, en attendant que tous ces maux m'arrivent, laissez-moi jouir d'un bonheur que je puis me procurer. Vous êtes âgé, vous êtes pauvre ; votre situation vous expose aux soupçons des ignorants. Permettez-moi d'améliorer votre sort ; lorsque j'éprouverai les malheurs dont vous me faites la prédiction, et qui ne se réaliseront peut-être que trop tôt, il me restera

du moins la consolation de n'avoir pas tout à fait perdu le temps où j'étais plus heureuse.

— Oui, dit le vieillard d'une voix qui trahissait une émotion dont il s'efforçait en vain de se rendre maître ; oui, c'est ainsi que tu dois penser, c'est ainsi que tu dois parler, s'il est possible que les discours d'une créature humaine soient d'accord avec ses pensées ? Attends-moi un instant.

Il alla à son jardin, et en revint tenant à la main une rose à demi épanouie. — Tu m'as fait verser une larme, dit-il, c'est la seule qui soit sortie de mes yeux depuis bien des années ; reçois ce gage de ma reconnaissance. Prends cette fleur, conserve-la avec soin, ne la perds jamais ! Viens me trouver à l'heure de l'adversité, montre-moi cette rose, montre m'en seulement une feuille ; fût-elle aussi flétrie que mon cœur, elle fera renaître dans mon sein des sentiments plus doux, et tu verras peut-être l'espérance luire de nouveau dans le tien. Mais point de message, point d'intermédiaire ; viens toi-même, viens seule, et mon cœur et ma porte, fermés pour tout l'univers, s'ouvriront toujours pour toi et tes chagrins. Adieu.

Il laissa aller la bride et la jeune dame, après l'avoir remercié, s'éloigna fort surprise.

Cependant les compagnes de miss Vere ne manquèrent pas de la plaisanter sur l'étrange entretien qu'elle avait eu.

— La situation de ce pauvre homme est si triste, dit Isabelle, que je ne puis goûter vos plaisanteries comme de coutume. S'il est sans ressources, comment peut-il exister dans ce désert, et s'il a les moyens de se procurer ce dont il a besoin, ne court-il pas le risque d'être volé, assassiné.

— Vous oubliez qu'on assure qu'il est sorcier, fit observer Nancy.

— Et si la magie diabolique ne lui réussit pas, reprit Lucy, il n'a qu'à se fier à sa magie naturelle. Qu'il montre à sa fenêtre sa tête, le plus hardi voleur ne voudra pas le voir deux fois. Si j'avais à ma disposition cette tête de Gorgone, je ferais fuir du château ce sombre, raide et cérémonieux Frédéric Langley que votre père aime tant, et que vous aimez si peu.

— Que diriez-vous donc, Lucy, si l'on vous proposait d'associer pour la vie votre destinée à celle de sir Frédéric ?

— Je dirais non, non, non, trois fois non, jusqu'à ce qu'on m'entendit de Carlisle.

— Mais si Frédéric vous disait que dix-neuf non valent un demi-consentement ?

— Cela dépend de la manière dont ces non sont prononcés.

— Mais si votre père vous disait : Consentez, ou…

— Je m'exposerais à toutes les conséquences de son ou.

— Et s'il vous menaçait d'un couvent.

— Je le menacerais d'un gendre protestant. — Croyez-vous donc, ma chère Isabelle, que vous ne seriez pas excusable, devant Dieu et devant les hommes, de recourir à tous les moyens possibles plutôt que de faire un tel mariage ? Un ambitieux, un orgueilleux, un avare, un conspirateur. Je mourrais mille fois, plutôt que de consentir à l'épouser.

PRENDS CETTE FLEUR, CONSERVE-LA AVEC SOIN.

— Que mon père ne vous entende pas parler ainsi, ou faites vos adieux au château d'Ellieslaw.

— Eh bien, adieu au château d'Ellieslaw, si vous en étiez dehors et si je vous savais avec un autre protecteur que celui que la nature vous a donné. Ah ! ma chère cousine, si mon père jouissait de son ancienne santé, avec quel plaisir il vous aurait donné asile jusqu'à ce que vous fussiez débarrassée de cette cruelle persécution !

— Ah ! plût à Dieu que cela fût possible, ma chère Lucy ! mais je crains que, faible de santé comme est votre père, il ne soit hors d'état de protéger la pauvre fugitive contre ceux qui viendront la réclamer.

— Je le crains bien aussi ; mais nous trouverons quelque moyen de sortir d'embarras. Depuis quelques jours, je vois partir et arriver un grand nombre de messagers ; on nettoie et on prépare les armes dans l'arsenal du château ; j'en conclus que votre père et ceux qui sont chez lui trament quelque complot. Il ne nous en serait que plus facile de former aussi quelque petite conspiration : nos messieurs n'ont pas pris pour eux toute la science politique, et il y a quelqu'un que je désire admettre à nos conseils.

— Ce n'est pas Nancy ?

— Oh ! non. Nancy est une bonne fille ; mais elle serait un pauvre génie en fait de conspiration, non, non, c'est un Jaffier ou un Pierre que je veux dire, si Pierre vous plaît davantage. Et cependant, quoique je sache que je vous ferais plaisir, je n'ose le nommer, de peur de vous contrarier en même temps. Ne devinez-vous pas ? Il y a un aigle et un rocher dans ce nom-là ; il ne

commence point par un aigle en anglais, mais par quelque chose qui y ressemble en écossais. — Eh bien, vous ne voulez pas le nommer ?

— Ce n'est pas du jeune Earnscliff que vous voulez parler, Lucy ?

— Eh ! à quel autre pouvez-vous penser ? Les Jaffier et les Pierre sont rares dans ce canton.

— Quelle folle idée, Lucy ! vos drames et vos romans vous ont tourné la tête. Qui vous a fait connaître les inclinations de Earnscliff et les miennes ? elles n'ont d'existence que dans votre imagination toujours si vive. D'ailleurs, mon père ne consentirait jamais à ce mariage ; Earnscliff lui-même… Vous savez la fatale querelle…

— Quand son père a été tué ! Cela est si vieux ? Nous ne sommes plus, j'espère, aux temps où la vengeance d'une querelle faisait partie de l'héritage qu'un père laissait à ses enfants.

— Vous traitez la chose trop légèrement, Lucy.

— Pas du tout. Quoique votre père fût présent à cette malheureuse affaire, on n'a jamais cru qu'il ait porté le coup fatal. Dans tous les cas, même aux époques des guerres de clans, la main d'une fille, d'une sœur, n'a-t-elle pas été souvent un gage de réconciliation ? — Vous riez de mon érudition en matière de romans ; mais je vous assure que si votre histoire était écrite, le lecteur vous déclarerait d'avance la dame des pensées d'Earnscliff et sa future épouse, à cause même de l'obstacle que vous supposez insurmontable.

— Nous ne sommes plus au temps des romans, mais à celui de la triste réalité ; car voilà le château d'Ellieslaw.

— Et j'aperçois à la porte sir Frédéric Langley, j'aimerais mieux toucher un crapaud. Le vieux Horsington, le valet d'écurie, me servira d'écuyer.

En parlant ainsi, miss Ilderton fit sentir la houssine à son coursier, passa devant sir Frédéric, qui s'apprêtait à lui offrir la main, sans daigner jeter un regard sur lui, et sauta légèrement à terre dans les bras du palefrenier. Isabelle aurait bien voulu l'imiter, mais elle voyait son père froncer le sourcil et la regarder d'un air sévère ; elle fut contrainte de recevoir les soins d'un amant odieux.

6

Le solitaire avait passé dans son jardin le reste du jour où il avait eu la visite des trois cousines ; le soir, il vint s'asseoir sur son banc favori.

Pendant que le Nain avait les yeux tournés, un cavalier arriva au grand galop, et, s'arrêtant comme pour laisser reprendre haleine à sa monture, fit à l'anachorète une espèce de salut avec un air d'effronterie.

D'une taille maigre et élancée, cet homme n'en paraissait pas moins avoir la force et la constitution d'un athlète. Son visage, brûlé par le soleil, annonçait l'audace, l'impudence et la fourberie une paire de pistolets d'arçon garnissait les fontes de sa selle, et une autre paire brillait à sa ceinture.

— Eh bien, dit le Nain, voilà donc encore le Vol et le Meurtre à cheval !

— À cheval ? oui, oui, Elshie, répondit le bandit, votre science de médecin m'a remonté sur mon brave cheval bai.

— Et toutes ces promesses d'amendement que vous aviez faites pendant votre maladie, elles sont oubliées ?

— Parties avec l'eau chaude et la panade. Que voulez-vous que j'y fasse ! cela est né avec moi, c'est dans mon sang. De père en fils les lurons de Westburnflat ont tous été des rôdeurs et des pillards.

— Pour quelle œuvre de l'enfer es-tu en course cette nuit ?

— Est-ce que votre science ne vous l'apprend pas ?

— Elle m'apprend que ton dessein est coupable, que ton action sera plus coupable encore, et que la fin sera pire que le reste.

— Et vous ne m'en aimez pas moins pour cela.

— J'ai des raisons pour aimer ceux qui sont le fléau de l'humanité. — Tu vas répandre le sang ?

— Non !... à moins qu'on ne fasse résistance ; car alors la colère l'emporte ; je veux seulement couper la crête d'un jeune coq qui chante trop haut.

Ce n'est pas du jeune Earnscliff ? dit le Nain avec quelque émotion.

— Le jeune Earnscliff ?... Pas encore ! mais son tour pourra venir, s'il ne prend garde à lui, et s'il ne retourne à la ville, au lieu de s'amuser ici à détruire le peu de gibier qui nous reste.

— C'est donc Hobbie d'Heugh-Foot ? Quel mal t'a-t-il fait ?

— Quel mal ? pas grand mal ; mais il dit que le dernier mardi gras je n'osais me montrer de peur de lui, tandis que c'était de peur du shérif ; il y avait un mandat contre moi. Je me moque d'Hobbie et de tout son clan ; mais ce n'est pas tant pour me venger que pour lui apprendre à ne pas donner carrière à sa langue en parlant de ceux qui valent mieux que lui ; je crois que demain matin il aura perdu la meilleure plume de son aile... Adieu, Elshie ; il y a quelques bons enfants qui m'attendent dans les montagnes.

Avant que le Nain eût le temps de répliquer, le bandit de Westburnflat partit au grand galop.

— Ce misérable, se dit le Nain, a des nerfs et des muscles assez forts et assez souples pour dompter un animal mille fois plus noble que lui. Et moi, si j'avais la faiblesse de vouloir prévenir sa malheureuse victime, la décrépitude qui, m'enchaîne ici mettrait un obstacle à mes bonnes intentions. — Mais pourquoi désirerais-je, qu'il en fût autrement ? Qu'ont de commun ma voix aigre, ma figure hideuse, ma taille mal conformée, avec ceux qui se prétendent les chefs-d'œuvre de la création ? Pourquoi donc prendrais-je quelque intérêt à une race qui me regarde et qui m'a traité comme un monstre ? Non ; par toute l'ingratitude que j'ai éprouvée, j'étoufferai dans mon cœur une sensibilité rebelle ! Je n'ai que trop souvent été assez insensé pour dévier de mes principes quand mes sentiments se liguaient contre moi ? Que la destinée promène son char armé de faux sur l'humanité tremblante, je ne me précipiterai pas sous ses roues pour lui dérober une victime. — Et cependant ce pauvre Hobbie, si jeune, si franc, si

brave. — Oublions-le ! je ne pourrais le secourir quand même je le voudrais.

Ayant ainsi terminé son soliloque, il se retira dans sa chaumière.

7

Orgueilleux oiseau des montagnes,
Tes plumes vont servir de jouet aux autans.
.....
.....
Retourne aux lieux où tu plaças ton aire.
Tu n'y verras que cendres et débris.
Qui frappe l'air de ces lugubres cris ?...
Ce sont les accents d'une mère.

La nuit fut sombre et orageuse ; mais le matin se leva comme rafraîchi par la pluie. La lande sauvage de Mucklestane-Moor, sembla s'animer sous l'influence d'un ciel serein. Quand le vieillard sortit de sa hutte, ses deux chèvres vinrent au-devant de lui pour recevoir leur nourriture qu'il distribuait chaque matin, et elles lui léchaient les mains en signe de reconnaissance. — Pour vous du moins, leur dit-il, la conformation de celui qui vous fait du bien ne change rien à votre gratitude. Lorsque j'étais dans le monde, ai-je jamais trouvé de tels sentiments ? Non. Derrière ma chaise les domestiques que j'avais élevés depuis leur enfance me tournaient en dérision ; l'ami que je soutins de ma fortune m'enferma dans l'asile destiné aux êtres privés de la raison. Hubert seul... mais Hubert finira aussi par m'abandonner. Tous les

hommes ne se ressemblent-ils pas ? ne sont-ils pas corrompus, insensibles, égoïstes, ingrats et hypocrites ?

Pendant qu'il se livrait à ses sombres réflexions, le solitaire entendit de l'autre côté de son enclos le pas d'un cheval. Au même instant, un gros chien de chasse franchit le mur.

Les chasseurs de ces cantons savent fort bien que la forme et l'odeur des chèvres rappellent tellement la forme et l'odeur du daim, que les limiers les mieux dressés s'élancent quelquefois sur elles. Le chien en question attaqua donc et étrangla aussitôt une des favorites de l'ermite, quoique Hobbie Elliot eût sauté à bas de son cheval pour sauver l'innocente créature.

Quand il vit les dernières convulsions d'une de ses favorites, le Nain, saisi d'un accès de frénésie et ne se possédant plus, tira une espèce de poignard qu'il portait sous son habit, et se précipita sur le chien pour le percer. Hobbie lui saisit le bras en disant :

— Tout beau, Elshie, tout beau ; ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter Killbuck. — Aussitôt la rage du Nain se tourna contre lui : déployant une vigueur qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, il dégagea son bras en un clin d'œil, et appuya la pointe de son poignard sur la poitrine du fermier. Mais, jetant l'arme loin de lui avec horreur : — Non ! s'écria-t-il d'un air égaré, non ! pas une seconde fois !

Hobbie recula de quelques pas, aussi surpris que confus d'avoir couru un tel danger de la part d'un homme qu'il aurait cru si peu redoutable. Puis il se mit à s'excuser d'un accident qu'il n'avait pu ni prévoir ni empêcher. — Je ne veux pas justifier tout à fait Killbuck, dit-il ; mais je suis fâché autant que vous de ce qui vient d'arriver ; je veux donc vous envoyer deux chèvres et deux

grasses brebis pour réparer tout le mal. Un homme sage et sensé, comme vous l'êtes, ne doit pas avoir de rancune contre une pauvre bête qui n'a fait que suivre son instinct.

— Misérable, répondit le Nain, votre cruauté me prive d'une des deux seules créatures qui me fussent attachées !

— Bon Dieu, Elshie, c'est bien contre ma volonté. J'aurais dû tenir mon chien en laisse. Mais je vais me marier, voyez-vous, et cela m'ôte toute autre idée de la tête ! Mes deux frères apportent sur le traîneau le dîner de noces ; Je veux dire trois fameux chevreuils ; jamais on n'en vit courir de plus beaux. Ils ont fait un détour pour arriver, à cause des mauvais chemins. Je vous enverrais bien un peu de venaison ; mais vous n'en voudriez peut être pas, parce que c'est Killbuck qui l'a tuée.

Pendant ce discours, par lequel le bon habitant des frontières cherchait à calmer de son mieux le Nain offensé, celui-ci avait tenu les yeux baissés, comme pour se livrer à de profondes méditations ; enfin il s'écria : — L'instinct ! l'instinct ! Oui ! c'est bien cela ! le fort opprime le faible ; le riche dépouille le pauvre.

— Retire-toi ; tu as réussi à porter le dernier coup au plus misérable des êtres. Tu m'as privé de ce que je regardais comme une demi-consolation. Retire-toi : Va jouir du bonheur qui t'attend.

— Ah ! dit Hobbie, je veux n'être jamais cru, si je ne désire vous emmener à mes noces. Je vous enverrai chercher dans un traîneau avec un bon poney.

— Est-ce bien à moi que vous proposez de prendre part aux plaisirs du commun des hommes ?

— Comment, commun ! pas si commun,

— Va-t-en. Puisse le mauvais génie qui t'a conduit ici t'accompagner chez toi !

— Vous avez tort de parler ainsi, voilà que vous me souhaitez malheur, à moi et aux miens. Maintenant s'il arrive quelque chose à Grace ou à moi ou au pauvre chien, je n'oublierai pas la part que vous y aurez eue.

— Va-t-en, répéta le Nain, va-t-en, et souviens-toi de moi quand tu sentiras le coup qui t'aura frappé.

— Eh bien, dit Hobbie en remontant à cheval, je m'en vais ; mais s'il arrive quelque chose à Grace Armstrong, je vous promets un petit feu de sorcier.

Il partit ; et le Nain, après avoir jeté sur lui un regard de colère et de mépris, prenant une bêche, se mit à creuser un tombeau pour sa chèvre. Un coup de sifflet l'interrompit dans cette triste occupation. Il leva la tête, et aperçut le bandit de Westburnflat. Il avait le visage souillé de sang.

— Eh bien, misérable, ton infâme projet est-il accompli ?

— Est-ce que vous en doutez, Elshie ? Quand je mets le pied dans l'étrier, mes ennemis peuvent sangloter d'avance ! Ils ont eu cette nuit, à Heugh-Foot, une belle illumination, et l'on y pousse encore des cris plaintifs sur la mariée.

— La mariée !

— Oui. Charly Cheat-the-Woody, comme nous l'appelons, c'est-à-dire Charlot Foster de Tinning-Beck, l'emmène dans le Cumberland. Elle m'a reconnu dans la bagarre, parce que mon masque s'était détaché.

— Veux-tu donc l'assassiner ?

— Non, si je puis m'en dispenser. On dit qu'on envoie des gens aux plantations, qu'on les fait embarquer pour cela tout doucement dans les ports, et qu'on sait gré surtout à ceux qui amènent une jolie fille. Par delà les mers on a besoin de ce bétail femelle, qui n'est pas rare ici ; mais je veux faire mieux pour la nôtre. Il est une belle dame qui, à moins qu'elle ne devienne enfant docile, fera dans peu, bon gré mal gré, le voyage des grandes Indes. J'ai envie de faire partir Grace avec elle. C'est une bonne fille, après tout. Quel crève-cœur pour Hobbie, quand ce matin à son retour il ne trouvera ni maison ni fiancée !

— Et tu n'as aucune pitié de lui ?

— Aurait-il pitié de moi, s'il me voyait gravir la colline du château à Jeddart ? C'est la pauvre fille que je plains. Pour lui, il en prendra une autre. — Eh bien, Elshie, que dites-vous de cet exploit.

— L'air, l'océan, le feu, dit le Nain ne sont rien auprès de la rage de l'homme ; et qu'est-ce que ce bandit, si ce n'est un homme plus habile que les autres à remplir le but de son existence ?

— Écoute-moi, misérable, tu vas aller où je t'ai envoyé une fois.

— Chez l'intendant ?

— Oui ; tu lui diras qu'Elshender le Reclus lui ordonne de te donner de l'or. Mais rends la liberté à cette fille, renvoie-la dans sa famille ; qu'elle n'ait à se plaindre d'aucune insulte ; fais-lui seulement jurer de ne pas découvrir ton crime.

— Jurer ! Et si elle ne tient pas son serment ? les femmes n'ont pas une trop bonne réputation sur cet article. Mais si vingt pièces d'or m'étaient comptées, je crois pouvoir promettre qu'elle serait rendue à sa famille dans les vingt-quatre heures.

Le Nain tira de sa poche un petit portefeuille, écrivit une ou deux lignes, déchira le feuillet et le remit au brigand : — Tiens, lui dit-il mais ne songe pas à me tromper ! si tu n'exécutes pas ponctuellement mes ordres, ta vie m'en répondra.

— Je sais que vous avez du pouvoir, Elshie, je ne vous désobéirai pas.

— Pars donc, et délivre-moi de ton odieuse présence.

Le brigand donna un coup d'éperon à son cheval, et disparut.

Cependant Hobbie continuait sa route avec une sorte d'inquiétude vague qu'on appelle un mauvais pressentiment. Avant d'avoir gravi la hauteur d'où il pouvait voir la maison, il aperçut sa nourrice.

— Qu'est-ce donc qui a pu faire venir si loin la vieille nourrice ? se demanda Hobbie dès qu'il eut reconnu Annaple. Jamais elle ne s'éloigne de la ferme à plus d'une portée de fusil. Vient-elle m'annoncer quelque malheur ? Les paroles du vieux sorcier ne peuvent pas me sortir de la tête,

Annaple, le désespoir sur la figure, était arrivée près de lui ; saisissant son cheval par la bride, elle resta quelques instants sans pouvoir s'exprimer, tandis qu'Hobbie, ne sachant à quoi il devait s'attendre, n'osait l'interroger. — Mon cher enfant, s'écria-t-elle enfin, arrêtez !... n'allez pas plus loin !...

— Au nom du ciel, Annaple, expliquez-vous !

— Hélas ! tout est perdu, brûlé, saccagé ! Votre cœur se briserait si vous voyiez ce que mes vieux yeux ont vu.

— Et qui a osé faire cela ? — Lâchez la bride, Annaple ! Où est ma mère ? mes sœurs ? Grâce ? —- Ah ! le sorcier ! j'entends encore ses paroles.

Il pressa son cheval, et, ayant atteint le sommet de la colline, il découvrit le spectacle de désolation dont Annaple l'avait menacé. Des monceaux de cendres et de débris couvraient la place qu'avait occupée sa ferme. Hobbie resta comme anéanti. — Je suis ruiné, s'écria-t-il enfin, encore si ce n'était pas à la veille de mon mariage ! — Mais je ne suis pas un enfant pour rester là à pleurer. Pourvu que je retrouve Grace, ma mère et mes sœurs bien portantes ! Eh bien, je ferai comme mon grand-père, qui alla avec Buccleugh servir en Flandre.

Il s'avança avec fermeté vers le lieu du désastre. Les habitants du voisinage s'y étaient déjà rassemblés. Les plus jeunes s'étaient armés, et ne respiraient que vengeance ; les plus âgés s'occupaient des moyens de secourir la malheureuse famille, à qui la chaumière d'Annaple, située à deux pas de la ferme, servait de refuge.

— Eh bien, disait un grand jeune homme, allons-nous rester toute la journée devant les murailles brûlées de la maison de notre parent ? À cheval, et poursuivons les brigands.

— Le jeune Earnscliff est déjà parti avec six chevaux pour tâcher de les découvrir dit un second interlocuteur.

— Eh bien, suivons-le donc, entrons dans le Cumberland ; brûlons, pillons, tuons ! tant pis pour les plus voisins.

— Un moment, jeune homme, dit un vieillard ; voulez-vous exciter la guerre entre deux pays qui sont en paix ?

— Voulez-vous que nous voyions brûler nos maisons sans nous venger ? Est-ce ainsi qu'agissaient nos pères ?

— Je ne vous dis pas, Simon, qu'il ne faut pas nous venger, mais, de notre temps, il faut avoir la loi pour soi.

— Je doute, remarqua un autre, qu'il existe encore un homme qui sache les formalités à observer quand il faut poursuivre une vengeance légitime au delà des frontières. Tam de Whitram savait tout cela ; mais il est mort dans le fameux hiver.

— Oui, dit un quatrième, il était de la grande expédition quand on se porta jusqu'à Thirwall.

— Bah ! s'écria un autre de ces conseillers de discorde, il ne faut pas être bien savant pour connaître ces formalités. Quand on est sur la frontière, on met une botte de paille enflammée au haut d'une pique ou d'une fourche, on sonne trois fois du cor, on proclame le mot guerre, et alors il est légitime d'entrer en Angleterre pour se remettre, de vive force, en possession de ce qui vous a été pris. Si vous n'en pouvez venir à bout, vous avez le droit de prendre à quelque Anglais l'équivalent de ce que vous avez perdu.

— Eh bien, mes amis, s'écria Simon, à cheval ! nous prendrons avec nous le vieux Cuddy ! il sait le compte des troupeaux et du mobilier perdus ; Hobbie en aura ce soir autant qu'il en avait hier. Quant à la maison, nous ne pouvons lui en apporter une ; mais nous en brûlerons une dans le Cumberland.

La proposition venait d'être accueillie avec enthousiasme par les plus jeunes de l'assemblée, quand Hobbie arriva. — Tous s'empressèrent autour du malheureux fermier, il ne put exprimer à ses voisins et à ses parents combien il était sensible à l'intérêt qu'ils lui marquaient, qu'en leur serrant la main. Quand il pressa celle de Simon d'Hackburn, son anxiété trouva enfin un langage. — Et où sont-elles ? dit-il, comme s'il eût craint de nommer les objets de son inquiétude. — Simon lui montra du doigt la chaumière d'Annaple, et Hobbie s'y précipita.

Dès qu'il fut entré, des acclamations de compassion s'élevèrent de tous les côtés : — Ce pauvre garçon ! — Il va apprendre ce qu'il y a de pire pour lui ! — Earnscliff ramènera peut-être la pauvre fille ! — Puis le groupe, n'ayant point de chef reconnu, attendit tranquillement le retour d'Hobbie, résolu à se mettre sous sa direction.

L'entrevue d'Hobbie avec sa famille fut aussi triste qu'attendrissante. Ses trois sœurs se jetèrent à son cou en pleurant, et l'étouffèrent presque de caresses, afin de retarder l'instant où il s'apercevrait qu'il manquait là une personne non moins chère à son cœur.

-— Il regarda autour de lui. — Où est Grâce ? demanda-t-il.

— Ô mon frère ! notre pauvre Grâce ! — furent les seules réponses qu'il put obtenir, jusqu'à ce que sa mère, se levant lui dit avec cette sérénité touchante qu'une piété sincère peut seule procurer aux plus cruelles douleurs : — Mon fils, quand votre père fut tué à la guerre, et me laissa six orphelins, j'eus le courage de prononcer : Que la volonté du Seigneur soit faite ! Eh bien, mon fils, des brigands ont mis le feu cette nuit à la ferme, ils ont pillé

la maison, tué les bestiaux, emmené les chevaux, et, pour comble de malheur, enlevé notre pauvre Grâce ! Priez le ciel qu'il vous donne la force de répéter avec moi : — Que sa volonté soit faite !

— Ma mère, je veux me venger, dussè-je aller chercher ma vengeance au fond de l'enfer.

— Mon fils, soyez soumis à la volonté de Dieu. Le jeune Earnscliff s'est mis à la poursuite des brigands avec Davie de Stenhouse et quelques autres.

— Que le ciel le bénisse ! mais il s'agit à présent de l'imiter Adieu, ma mère, adieu, mes sœurs !

— Adieu, mon fils ! puissiez-vous réussir dans votre recherche !

8

Aux armes ! à cheval ! ne perdons pas leur trace,
S'écria le laird en courroux.
Si quelqu'un refusait de marcher avec nous,
Qu'il ne vienne jamais me regarder en face.

Àcheval ! à cheval ! lance au poing ! s'écria Hobbie en rejoignant la troupe qui l'attendait.

Àla bonne heure, Hobbie, dit Simon d'Hackburn ; je vous reconnais. Que les femmes pleurent et gémissent, rien de mieux, mais les hommes doivent rendre aux autres ce qu'on leur a fait.

— Avez-vous quelques nouvelles, Hobbie ? êtes-vous sur la voie ?

— Nous suivrons la trace des chevaux d'Earnscliff.

— Lâchez les limiers.

Hobbie siffla ses chiens, qui erraient en hurlant autour des cendres de la ferme, — Allons, Killbuck, dit-il, prouve-nous ton savoir-faire aujourd'hui. — Ensuite, comme éclairé d'une lumière soudaine, il ajouta : — Mais le sorcier m'a dit quelque chose de tout ceci ; il peut fort bien savoir ce qu'il en est, il me le dira, ou je le lui ferai avouer avec mon couteau de chasse.

Hobbie donna ses instructions à ses camarades : — Que quatre d'entre vous avec Simon courent du côté de Græmes-Gap ; si les brigands sont des Anglais, ils auront pris ce chemin. Que les autres se dispersent deux par deux ou trois par trois dans les bruyères, et qu'ils m'attendent au Trysting-Pool. Qu'on dise à mes frères, quand ils arriveront, de venir nous y joindre. — Quant à moi, je vais au galop jusqu'à Mucklestane-Moor.

— Et si j'étais que de vous, dit alors Dick de Dingle, je parlerais au bon Elshie ; il peut tout vous dire, s'il est d'humeur à répondre.

— Il me le dira, reprit Hobbie, ou je saurai pourquoi.

— Parlez-lui convenablement. Ces gens-là n'aiment pas qu'on les menace. Leurs communications avec les esprits les rendent assez susceptibles.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis en état aujourd'hui de braver tous les sorciers du monde et tous les diables de l'enfer. — Et,

sautant en selle, Hobbie partit au grand trot.

Bientôt, malgré l'impatience dont il était tourmenté, il eut le temps de réfléchir sur la manière dont il devait parler au Nain. Quoique vif et franc, comme la plupart de ses compatriotes, il ne manquait pas de cette adresse qui est aussi un de leurs traits caractéristiques. D'après la conduite de cet être mystérieux, il prévit que les menaces et la violence n'obtiendraient rien de lui.

— Je lui parlerai avec douceur, pensa-t-il. On a beau dire qu'il est ligué avec Satan, il faudrait qu'il fût pire qu'un diable pour ne pas avoir pitié de ma position. D'ailleurs, il a plus d'une fois rendu service au pauvre monde. J'aurai donc soin de me modérer, et si je n'en tire rien par la douceur, je serai toujours à temps de lui tordre le cou.

C'est dans ses dispositions qu'Hobbie s'approcha de la chaumière du solitaire. Elshie n'était pas sur son siège d'audience, et il ne put le découvrir dans son jardin ni dans son enclos.

Élevant la voix, et du ton le plus suppliant qu'il lui fut possible de prendre : — Mon bon ami Elshie ! cria-t-il… Point de réponse…

— Bon père Elshie !… Même silence. — Que le diable emporte ta chienne de carcasse ! dit-il entre ses dents… Mon bon Elshie, n'accorderez-vous pas un mot d'avis au plus malheureux des hommes ?

— Croyez-vous m'apprendre une nouvelle ? avez-vous oublié ce que je vous ai dit ce matin ?

— Non, Elshie ; et c'est parce que je m'en souviens que je reviens vous voir. Celui qui a si bien connu le mal doit être capable

d'indiquer le remède.

— Il n'y a point de remède aux maux de ce monde. Si j'en connaissais un, je commencerais par l'employer pour moi-même… N'ai-je pas perdu une fortune, un rang auprès duquel ta condition n'est que celle du dernier paysan ? Je vis ici comme le rebut de la nature. Pourquoi d'autres vermisseaux se plaindraient-ils d'être foulés aux pieds de la destinée, quand moi-même je me trouve écrasé sous la roue de son char ?

— Vous pouvez avoir tout perdu, mais vous n'avez jamais éprouvé un chagrin comme le mien : jamais vous n'avez perdu Grace Armstrong.

Ces paroles furent prononcées avec la plus vive émotion ; puis, comme si elles avaient épuisé ses forces, Hobbie garda le silence. Avant qu'il eût pu reprendre assez de résolution pour adresser au Nain de nouvelles prières, le bras nerveux de celui-ci se montra à la lucarne, un gros sac de cuir à la main.

— Tiens, voilà le baume qui guérit tous les maux des hommes, dit Elshie en le laissant tomber. Du moins, c'est ainsi qu'ils le pensent. Te voilà deux fois plus riche que tu ne l'étais hier. Ne m'adresse plus ni questions ni plaintes ; elles me sont aussi odieuses que les remerciements.

— C'est de l'or, en vérité ! dit Hobbie en faisant sonner le sac. — Elshie, je vous remercie de votre bonté, mais je voudrais vous donner une reconnaissance de cet argent, une sûreté sur nos terres.

— Sot ignorant ! Prends-le, fais-en usage, et puisse-t-il te profiter aussi bien qu'à moi !

— Mais je vous dis que ce n'est pas tant l'argent qui me touche. J'avais une jolie ferme et les trente plus belles têtes de bétail du pays ; mais ce n'est pas là ce qui me tient au cœur : si vous pouviez me donner quelques nouvelles de la pauvre Grace, je consentirais volontiers à être votre esclave toute ma vie.

— Eh bien donc, répondit le Nain, puisque tes propres malheurs ne te suffisent pas, et que tu veux y ajouter ceux d'une compagne, cherche du côté de l'ouest celle que tu as perdue.

— L'ouest, Elshie ? c'est un mot bien vague.

— C'est le dernier que je prononcerai.

Le solitaire ferma la lucarne.

— L'ouest ! mais le pays est tranquille de ce côté. — Elshie, encore un mot. Est-ce Westburnflat ? Répondez-moi ! je ne voudrais pas m'en prendre à lui s'il est innocent… Si vous ne me dites rien, je croirai que c'est le bandit… Elshie ! adieu ; je n'emporte pas votre argent. Je vais rejoindre mes amis. Reprenez votre sac. — Et il partit pour le rendez-vous qu'il avait assigné à ses amis.

Cinq ou six d'entre eux y étaient déjà arrivés, et presque au même instant le hasard y amena Earnscliff et ses compagnons. Ils avaient découvert les traces des bestiaux jusqu'à la frontière ; mais là ils avaient appris qu'une troupe considérable de jacobites étaient en armes, et qu'on parlait de soulèvements dans différentes parties de l'Écosse. Earnscliff ne regardait donc plus l'événement de la nuit précédente comme l'effet d'un brigandage ordinaire ou d'une vengeance particulière, mais comme la première étincelle de la guerre civile.

Le jeune homme embrassa Hobbie avec tous les témoignages d'un véritable intérêt, et l'informa du fruit de ses recherches. — Eh bien, dit ce dernier, je parierais ma tête qu'Ellieslaw est pour quelque chose dans cette trahison d'enfer, car il est lié avec tous les jacobites du Cumberland ; et, comme il a toujours protégé Westburnflat, cela s'accorde assez bien avec ce qu'Elshie m'a fait entendre.

Le résultat fut qu'on ne douta plus que les brigands n'eussent agi sur les ordres de Westburnflat. On résolut de se rendre sur-le-champ à sa demeure afin de s'assurer de sa personne.

9

Délivre-moi de la donzelle,
Emmène-la dit le géant ;
Je ne suis point si mécréant
Que de vouloir mourir pour elle.

La tour où logeait Westburnflat était un bâtiment carré de l'aspect le plus sombre. Les murs en étaient très épais : les fenêtres, ou pour mieux dire les fentes qui en tenaient lieu, semblaient avoir été faites, non pour donner entrée à l'air et à la lumière, mais pour fournir aux habitants les moyens de repousser toute attaque du dehors. Une terrasse qui la couronnait était entourée d'un parapet, et donnait aux défenseurs davantage de combattre à couvert.

Àpeine la troupe se fut-elle arrêtée devant la tour, que le bras d'une femme, passant au travers d'un créneau dans la partie su-

périeure, agita un mouchoir, comme pour implorer du secours. En l'apercevant, Hobbie fut près de devenir fou de joie. — C'est la main de Grace ! s'écria-t-il. Il faut la délivrer, nous fallût-il démolir pierre à pierre la tour de Westburnflat.

Earnscliff doutait qu'il fût possible de reconnaître à une telle distance le bras et la main d'une femme, mais il ne voulut rien dire qui pût diminuer les espérances du jeune fermier. On résolut donc de faire une sommation à la garnison ; et les cris de la troupe firent paraître la tête d'une vieille à une des meurtrières.

— C'est la mère du brigand, dit Simon ; elle est cent fois pire que lui. La moitié du mai qu'il fait au pays est la suite de ses instigations.

— Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? dit la respectable matrone.

— Nous désirons parler à William Græme de Westburnflat.

— Il n'y est pas.

— Depuis quand est-il absent ?

— Je ne puis vous le dire.

— Quand reviendra-t-il ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'êtes pas seule dans la tour ?

— Seule. À moins que vous ne vouliez compter les rats.

— Ouvrez donc la porte, afin de nous le prouver. Je suis juge de paix, et nous sommes à la recherche d'un crime de félonie.

— Que le diable brûle les doigts à ceux qui tireront les verrous pour vous ouvrir ; quant à moi, jamais. N'êtes-vous pas honteux de venir trente hommes, le pot de fer en tête, avec des épées et des lances, pour effrayer une pauvre veuve !

—- Nos informations sont positives : un vol considérable a été commis, il faut que nous fassions une visite.

— Et l'on a enlevé une jeune fille.

— Le seul moyen de prouver l'innocence de votre fils est de nous ouvrir sans résistance, et de nous laisser visiter la maison.

— Et que ferez-vous si je n'ouvre pas à une bande de vauriens ?

— Nous entrerons avec les clefs du roi, et nous casserons la tête à tous ceux qui tomberont sous nos mains, s'écria Hobbie exaspéré.

— Gens qu'on menace vivent longtemps, riposta la vieille avec le même accent ironique. Essayez, mes amis, essayez, la porte est solide. Elle a résisté à plus forts que vous.

Àces mots, elle se retira en poussant un grand éclat de rire.

Les assiégeants tinrent une conférence sérieuse. L'épaisseur des murs était telle qu'ils auraient pu braver même le canon pendant quelque temps. La porte, revêtue de lames de fer, était si solide, qu'aucune force humaine ne semblait en état de la briser.

Àces difficultés se joignait celle de se procurer les moyens d'attaque. On eut d'abord l'idée de convertir le siège en blocus ; mais il était à craindre que pendant ce temps Westburnflat ne fût

secouru par ses confédérés, surtout si, comme on le soupçonnait, il était à la tête d'un parti de jacobites.

Hobbie grinçait des dents, et il tournait autour de la forteresse sans découvrir le moyen d'y pénétrer, — Mes amis, s'écria-t-il tout à coup comme frappé d'une inspiration, suivons l'exemple que nous ont laissé nos pères ; coupons du bois, formons un bûcher contre la porte, et enfumons la vieille sorcière comme un jambon.

On se mit à l'œuvre sans différer ; on empila le bois contre la porte. Hobbie, tenant en main un brandon de paille enflammée, s'avançait vers le bûcher, quand on vit le bout d'une carabine sortir d'une meurtrière ; en même temps on entendit le brigand s'écrier : — Grand merci, bonnes gens, vous êtes bien bons de travailler à notre provision d'hiver. Mais si l'un de vous avance d'un pas, ce sera le dernier de sa vie,

— C'est ce qu'il faudra voir, répondit intrépidement Elliot sans s'arrêter.

Le maraudeur fit feu, mais sans atteindre Hobbie ; Earnscliff, au contraire, tira un coup si bien ajusté, que la balle, traversant l'étroite ouverture, vint effleurer la joue du scélérat et en fit jaillir le sang. Willie s'aperçut probablement que son poste ne le mettait plus en sûreté, car il demanda aussitôt à parlementer.

— Pourquoi, dit-il, venez-vous attaquer un homme paisible ?

— Parce que vous retenez une prisonnière, et que nous avons résolu de la délivrer, répondit Earnscliff.

— Et quel intérêt prenez-vous à elle ?

— C'est ce que vous n'avez pas le droit de nous demander,

— Ah ! je puis au moins m'en douter ! Au surplus, je n'ai pas envie de me faire une querelle à mort en versant le sang d'aucun de vous, quoique Earnscliff, qui sait viser si juste, n'ait pas craint de verser le mien. Pour prévenir de plus grands malheurs, je consens à vous rendre ma prisonnière, puisque vous ne vous en irez qu'à cette condition.

— Et tout ce que vous avez volé à Hobbie, s'écria Simon. Croyez-vous que nous souffrirons que vous veniez piller nos étables.

— Je sais ce qui est arrivé à Hobbie, répliqua le brigand ; mais sur mon âme et conscience, il n'y a pas dans la tour un clou qui lui appartienne : tout a été emporté dans le Cumberland. Je connais les voleurs, je vous promets de lui faire rendre tout ce qui pourra se retrouver. Si, dans trois jours, il veut aller à Castleton avec deux amis, je m'y rendrai avec deux des miens, et je tâcherai de lui donner satisfaction.

— C'est bon ! cria Hobbie. Tâchons seulement de tirer la pauvre Grace des griffes de ce scélérat.

— Earnscliff, demanda le brigand, me donnez-vous votre parole que je serai libre de sortir de la tour et d'y rentrer ? Je demande cinq minutes pour ouvrir la porte, et autant pour en fermer les verrous ; me le promettez-vous ?

— Vous aurez tout le temps qui vous sera nécessaire ; je vous en donne ma parole.

La porte de la tour fut ouverte ; Willie en sortit avec une jeune femme, et sa vieille mère se tint auprès, comme en sentinelle. —

Voilà ma prisonnière, dit le brigand ; je vous la livre saine et sauve ; qu'un ou deux d'entre vous s'approchent pour la recevoir. Earnscliff restait immobile de surprise. Ce n'était pas Grace Armstrong, mais miss Isabelle Vere qui était devant ses yeux.

— Ce n'est pas Grace, s'écria Hobbie en accourant vers Willie et le couchant en joue : où est Grace ? Qu'en as-tu fait ?

— Songez que j'ai donné ma parole, Hobbie, dit Earnscliff en détournant l'arme.

Le maraudeur avait pâli ; en se voyant ainsi protégé, il reprit courage. — Elle n'est pas entre mes mains, dit-il ; si vous en doutez, je consens à vous laisser visiter la tour. — Si ce n'est pas cette prisonnière que vous cherchiez, vous allez me la rendre, car je suis responsable de sa personne.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Earnscliff, dit Isabelle en joignant les mains d'un air de terreur, n'abandonnez pas une infortunée.

— Ne craignez rien, lui répondit-il. — Misérable, comment avez-vous osé insulter cette dame ?

— C'est ce dont je rendrai compte à ceux qui ont pour me faire cette question plus de droits que vous n'en pouvez avoir. Songez seulement que si vous me l'enlevez, c'est vous qui en serez responsable.

— C'est un imposteur ! dit Isabelle.

— Ainsi donc vous ne voulez pas me la rendre ?

— Vous la rendre, non certainement. Je suis aux ordres de miss Vere, et je suis prêt à la reconduire partout où elle le

désirera.

— Cela est peut-être déjà arrangé entre vous deux.

— Et Grace ! s'écria Hobbie ; où est Grace ?

Et pendant qu'Earnscliff était tout occupé de miss Vere, il se précipita sur Willie le sabre à la main.

— Un instant, dit le brigand. Et se rapprochant de la porte que la vieille tenait entr'ouverte, il la franchit en toute hâte, puis la ferma aussitôt.

Hobbie voulut le frapper, mais il ne l'atteignit pas ; cependant le coup était si bien lancé, qu'il enleva un épais fragment du linteau.

Pendant ce temps miss Vere avait témoigné à Earnscliff le désir d'être reconduite sur-le-champ chez son père ; il s'empressa de la satisfaire, et cinq ou six jeunes gens s'offrirent pour lui servir d'escorte jusqu'à Ellieslaw. Mais Hobbie ne fut pas de ce nombre : rongé par le chagrin que lui faisaient éprouver les événements de cette journée, désespéré surtout de n'avoir pu retrouver sa chère Grace, il reprit tristement le chemin de la chaumière d'Annaple. Enfin, toute la bande de ses amis se dispersa quand ils eurent traversé le marais, et le maraudeur avec sa mère les suivirent de l'œil jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

10

Je quittai le réduit de celle qui m'est chère…
C'était hier, la neige étalait sa blancheur :

Je reviens quand l'été fait briller sa lumière,
Je retrouve la rose exhalant son odeur

Piqué de ce qu'il appelait l'indifférence de ses amis, Hobbie poursuivait solitairement son chemin.

Ce fut dans cette disposition au désespoir qu'il arriva devant la chaumière, asile de sa famille. En approchant de la porte, il entendit ses sœurs parler avec vivacité et d'un ton de gaieté. — Le diable soit des femmes ! dit-il. — Après tout, c'est sur moi et non sur elles que le plus fort du coup est tombé.

Tout en parlant ainsi, il attachait son cheval sous un hangar. La plus jeune de ses sœurs vint l'interrompre. — Eh bien ! Hobbie, lui dit-elle, à quoi vous amusez-vous là, tandis qu'il y a quelqu'un arrivé du Cumberland, qui vous attend depuis plus d'une heure ?

— Quelqu'un du Cumberland ? s'écria Hobbie ; il se précipita vers la chaumière.

— Où est-il ? où est-il ? m'apporte-t-il des nouvelles de Grâce ? s'écria-t-il en regardant autour de lui et n'y apercevant que des femmes.

— Il n'a pu différer plus longtemps, dit sa sœur aînée en tâchant d'étouffer une envie de rire.

— Allons, allons, filles ! dit la mère, il ne faut pas le tourmenter davantage. — Regardez bien, mon enfant ; est-ce que vous ne voyez pas ici quelqu'un que vous n'y avez pas laissé ce matin ?

— J'ai beau regarder, je ne vois que vous et mes trois sœurs.

— Ne sommes-nous pas quatre à présent ? dit la plus jeune qui rentrait alors.

Au même moment Hobbie serra dans ses bras sa chère Grace, qu'il n'avait pas reconnue, tant à cause de l'obscurité, que parce qu'elle s'était couverte d'un plaid. — Ah ! avez-vous osé me tromper ainsi ? lui dit-il.

— Ce n'est pas ma faute ! s'écria Grace en cherchant à se couvrir le visage de ses mains, pour cacher sa rougeur et se défendre des tendres baisers dont son fiancé punissait son stratagème ; ce n'est pas ma faute ! C'est Jenny, ce sont les autres qu'il faut embrasser, car c'est à elles qu'appartient l'idée.

— Eh bien, mon enfant, dit la bonne vieille, qui ne perdait jamais une occasion d'inspirer des sentiments religieux à sa famille, remerciez donc celui qui vous accorde ce bienfait.

— Oui, ma mère, et je l'en remercie bien.

Après quelques prières et un moment de recueillement solennel la première question d'Hobbie fut de demander à Grâce le récit de ses aventures. Elle lui dit qu'éveillée par le bruit que les brigands faisaient dans la ferme, elle s'était levée à la hâte, et que, voyant les flammes monter de tous les côtés, elle songeait à se sauver, lorsque, le masque de Westburnflat étant venu à tomber, elle avait eu l'imprudence de prononcer son nom ; qu'aussitôt il lui avait lié un mouchoir sur la bouche, et l'avait placée en croupe derrière un de ses compagnons.

— Je lui casserai sa tête maudite.

Grace, reprenant son récit, lui dit qu'on l'avait emmenée vers le sud, mais qu'à peine la troupe était-elle entrée dans le Cum-

berland, un homme, connu d'elle pour être cousin de Westburnflat, accourant à toute bride, vint parler au chef de la bande ; qu'après une courte consultation, celui-ci lui dit qu'on allait la reconduire à Heugh-Foot. On l'avait placée derrière le dernier venu, qui l'avait ramenée en toute diligence, et sans lui dire un seul mot, jusqu'à environ un quart de mille de la chaumière d'Annaple, où il l'avait laissée.

Les deux frères d'Hobbie étaient arrivés dans la journée. Après avoir appris les événements de la nuit précédente, ils étaient partis pour se mettre aussi à la recherche des brigands ; et n'en ayant découvert aucune trace, ils rentraient en ce moment. Ils furent ravis de retrouver Grace, qui fut obligée de recommencer sa narration. À son tour, Hobbie conta son expédition à Westburnflat ; et, après avoir joui du plaisir de retrouver sa maîtresse, des réflexions d'un genre plus triste commencèrent à se présenter à son esprit. — Je ne suis embarrassé ni pour mes frères ni pour moi, dit-il : nous dormirons à côté du bidet ; mais vous autres, comment allez-vous passer la nuit ici ?

— N'est-ce pas une chose barbare, dit une des sœurs, d'avoir réduit une pauvre famille à un état si déplorable ?

— S'ils avaient quelque rancune contre nous, n'étions-nous pas bons pour nous battre contre eux ?... Et il faut que tous les trois nous ayons été absents ! Si nous nous étions trouvés ici, l'estomac de Will Græme n'aurait pas eu besoin de son déjeuner ce matin, Mais il ne perdra rien pour attendre.

— Nos amis, dit Hobbie en soupirant, veulent attendre le rendez-vous qu'il m'a donné à Castleton, pour s'arranger à l'amiable. Il faut bien en passer par où ils veulent.

— S'arranger à l'amiable ! s'écrièrent ses frères, après un acte de scélératesse tel qu'on n'en a jamais vu de nos jours.

— Cela est vrai, dit Hobbie.

— Et la ferme, qui nous la rendra ? Nous sommes ruinés sans ressource. J'ai été avec Henry en examiner les débris : il n'en est rien échappé. Il faut que nous nous fassions soldats ; et alors que deviendront notre mère et nos sœurs ? Quand Westburnflat le voudrait, a-t-il le moyen de nous indemniser ?

Hobbie jeta un regard douloureux sur Grace Armstrong, qui ne lui répondit que par un soupir et en baissant tristement les yeux.

— Mes enfants, dit la mère, ne vous découragez pas ; nous avons des parents qui ne nous abandonneront pas dans l'adversité.

— Ma mère, il est inutile de chercher parmi vos nombreux parents, Ceux qui sont riches et puissants nous ont oubliés et ne nous regardent plus ; ceux de notre rang n'ont tout juste que le nécessaire, ils ne peuvent venir à notre secours.

— Eh bien, Hobbie, il faut mettre notre confiance dans celui qui peut faire sortir des amis et des trésors.

— Vous m'y faites songer, ma mère, répondit-il en se levant brusquement. Les événements de la journée m'ont tellement bouleversé l'esprit que j'en perds la mémoire. Vous avez raison, j'ai un ami qui m'a offert ce matin un sac dans lequel il y avait plus d'or qu'il n'en faudrait pour bâtir deux fermes comme la nôtre, et la garnir de bestiaux. Je l'ai laissé à Mucklestane-Moor, et je suis sûr qu'Elshie ne le regrettera pas.

— De quel Elshie voulez-vous parler, mon fils ?

— Je ne crois pas qu'il en existe deux. Je parle du brave Elshie de Mucklestane-Moor.

— À Dieu ne plaise, mon fils, que vous alliez puiser de l'eau à une source impure ! Voudriez-vous accepter des secours d'un homme qui est en commerce avec le malin esprit ? Tout le pays ne sait-il pas qu'Elshie est un sorcier ? S'il y avait une bonne administration de la justice, on ne l'y aurait pas souffert si longtemps.

— Dites tout ce qu'il vous plaira des sorciers, mais il est bien sûr qu'un trouble-ménage comme Ellieslaw ou un coquin tel que ce damné Westburnflat ont fait plus de mal au pays. Jamais Elshie n'aurait mis le feu à notre ferme, et je suis bien décidé à voir s'il est toujours dans l'intention de nous mettre en état de la relever.

— Un moment, mon enfant ; remarquez que ses bienfaits n'ont porté bonheur à personne. Jock Howden, qu'Elshie prétendait avoir guéri de sa maladie, est mort à la chute des feuilles. Elshie a sauvé la vache de Lambside, mais jamais ses moutons n'avaient péri en aussi grand nombre que cette année. D'ailleurs, on dit qu'il parle si mal des hommes, que c'est comme s'il bravait la Providence ; et vous savez que vous dîtes vous-même, après l'avoir vu pour la première fois, qu'il ressemblait plutôt à un esprit qu'à un chrétien.

— Bah ! ma mère, il vaut mieux que ses discours. Ainsi donc donnez-moi un morceau à manger, car je n'ai pas avalé une bouchée de la journée, et demain matin j'irai à Mucklestane-Moor.

— Et pourquoi ne pas y aller ce soir, Hobbie ? dit Henry : partez sur-le-champ, je vous accompagnerai.

— La nuit est bien sombre, remarqua Hobbie en regardant par la fenêtre ; mais, à parler franchement, quoique je n'aie pas peur, j'aime mieux aller voir Elshie en plein jour.

Cet aveu mit fin à la discussion ; et Hobbie, ayant trouvé un moyen terme entre la timide retenue de son aïeule et la présomption inconsidérée de son frère, prit un souper tel qu'on put le lui présenter. Embrassant ensuite toute la famille, il se retira dans l'écurie, et s'y étendit à côté de son fidèle coursier. John et Henry l'y suivirent. Quant aux femmes, elles s'arrangèrent du mieux qu'elles purent.

Debout à la pointe du jour, Hobbie, après avoir pansé et sellé son cheval partit pour Mucklestane-Moor. Il évitait la compagnie de ses deux frères, dans l'idée que le Nain se montrait plus favorable à quiconque le visitait seul. — Qui sait, se dit-il, si Elshie a ramassé le sac d'hier, ou si quelqu'un qui a passé par là ne s'en est pas emparé ? — Allons, Tarras, ajouta-t-il en donnant à sa monture un coup d'éperon, il faut tâcher d'arriver les premiers.

On commençait à pouvoir distinguer les objets lorsque Elliot arriva sur l'éminence d'où l'on découvrait l'habitation du reclus. La porte s'ouvrit, et il vit de nouveau le phénomène dont il avait rendu compte à Earnscliff ; deux figures humaines, si l'on pouvait donner ce nom à celle du Nain, sortirent de la hutte, et s'arrêtèrent paraissant converser ensemble. Le compagnon du Nain se baissa comme pour ramasser quelque chose, et tous deux ils firent quelques pas, puis s'arrêtèrent encore, causant et gesticulant.

Ce spectacle réveilla les terreurs superstitieuses du fermier. Il ne pouvait croire que le nain consentît à laisser entrer un homme dans sa demeure, et il ne lui paraissait pas plus probable que quelqu'un fut assez hardi pour aller le visiter pendant la nuit. Il fut donc convaincu qu'il avait devant les yeux un sorcier en conférence avec son esprit familier ; et, arrêtant son cheval, il résolut de ne pas avancer davantage avant d'avoir vu la fin de cette scène extraordinaire. Il n'attendit pas longtemps : Elshie retourna vers sa chaumière ; Hobbie le suivit des yeux, et chercha ensuite la seconde figure, mais elle avait disparu.

Il se remit en marche, et il n'était plus éloigné que d'une vingtaine de pas, quand il aperçut dans une touffe de bruyère, précisément à l'endroit où il avait vu la seconde figure un moment avant qu'elle disparût, un corps long et noir, semblable à un chien qui se tient tapi. — Je ne lui ai jamais vu de chien, dit-il ; c'est trop petit pour être un blaireau ; ce pourrait bien être une loutre ; mais qui sait les formes que les esprits peuvent prendre pour vous effrayer ? Quand je serai tout auprès, cela se changera peut-être en lion, en crocodile.

Hobbie mit pied à terre, et, tenant d'une main la bride de son cheval, il lança prudemment une pierre contre l'objet qui l'inquiétait, mais cet objet resta dans le même état d'immobilité. — Ce n'est pas une créature vivante, dit-il ; — et, reprenant courage, il fit encore quelques pas. Le soleil, qui commençait à paraître sur l'horizon, rendit enfin les objets plus distincts. — Dieu me pardonne, reprit-il, voici le sac qu'Elshie m'a jeté hier par sa lucarne ! — Il s'en approcha sans hésiter davantage, l'ouvrit, et l'or qu'il contenait lui parut de bon aloi. — Que Dieu me protège ! continua-t-il, flottant entre le désir de profiter d'un secours si né-

cessaire à sa situation, et la crainte de compromettre son salut éternel en se servant d'un argent qui lui arrivait par une voie si suspecte. — Au bout du compte, je me conduirai toujours en honnête homme, et, arrive que pourra, je ne dois pas laisser ma famille mourir de faim.

Il renoua les cordons du sac, le mit sur son cheval, s'avança vers la chaumière, et y frappa plusieurs fois sans recevoir de réponse. — Elshie, cria-t-il enfin ? J'ai quelque chose à vous dire, et bien des remerciements à vous faire. Vous ne m'avez pas trompé : j'ai retrouvé Grace saine et sauve. — Ne voulez-vous pas venir un instant ? — Eh bien, je suppose que vous m'entendez, quoique vous ne me répondiez pas. — Pensez donc que si je me faisais soldat, il serait bien dur pour Grace et pour moi d'attendre peut-être des années avant de nous marier ; si mes frères partent aussi, qui est-ce qui aura soin de ma vieille mère et de mes sœurs ? De manière que j'ai pensé que le mieux… Mais je ne puis me décider à demander un service à quelqu'un qui ne veut pas seulement me dire s'il m'entend.

— Dis ce que tu veux, et laisse-moi en repos.

— Eh bien, puisque vous m'écoutez, j'aurai fini en deux mots. Vous voulez bien me prêter de quoi rétablir et regarnir la ferme d'Heugh-Foot, j'accepte ce service avec bien de la reconnaissance. Mais ce n'est pas tout, Elshie, il faut de la justice. Ma mère est usufruitière des terres de Wideopen ; moi, comme l'aîné de la famille, j'en suis propriétaire après elle : nous vous donnerons donc tous les deux une hypothèque sur nos biens.

— Laisse-là ton jargon, et va-t-en !

— Mais songez donc, Elshie, reprit l'opiniâtre fermier, que nous sommes tous mortels ! Ainsi, tout au moins faites une reconnaissance comme vous la voudrez. Seulement je dois vous prévenir de ne rien y glisser qui puisse compromettre mon salut éternel. — Allons, Elshie, je m'en vais, car je vois que vous êtes fatigué de m'entendre.

Voyant que son bienfaiteur était déterminé à ne pas lui répondre, Hobbie crut devoir le délivrer de sa présence, et retourna gaiement, avec son trésor, rejoindre sa famille, que nous allons laisser en train de réparer les désastres causée par Westburnflat.

11

Trois scélérats hier nous attaquèrent ;
J'eus beau prier, ils m'enlevèrent,
Et m'attachant sur un blanc palefroi
Il me fallut les suivre malgré moi.
Mais qui sont-ils ? Je ne puis vous le dire.
Coleridge. Christabelle

Il faut maintenant que notre histoire rétrograde un peu, afin que nous rendions compte des circonstances qui avaient placé miss Isabelle Vere dans la situation fâcheuse dont elle fut délivrée si inopinément par l'arrivée d'Earnscliff, d'Hobby et de leurs compagnons.

La veille de la nuit pendant laquelle la ferme d'Hobbie avait été incendiée, M. Vere engagea sa fille, dans la matinée, à venir faire une promenade dans les bois qui entouraient le château.

« Entendre, c'était obéir, » dans le sens le plus rigoureux de cette formule du despotisme oriental, et Isabelle tremblante se rendit aux ordres de son père. Ils sortirent suivis d'un seul domestique. Le silence que gardait Ellieslaw faisait penser à miss Vere qu'il avait fait choix de cette promenade pour amener un sujet de conversation qu'elle craignait par-dessus toutes choses, celui de son mariage avec sir Frédéric, et qu'il réfléchissait aux moyens de l'y déterminer. Ses craintes furent quelque temps sans se vérifier car le peu de paroles qu'il lui adressait n'avaient rapport qu'à la beauté du paysage. Le ton avec lequel ces observations étaient faites prouvait que, tandis que la bouche de M. Vere les prononçait, son esprit était occupé de réflexions plus importantes. Isabelle tâchait de mettre dans ses réponses autant d'aisance et de gaieté qu'il lui était possible d'en affecter au milieu des craintes qui venaient assaillir sa propre imagination.

Soutenant, non sans peine, une conversation interrompue à chaque instant, et qui sautait brusquement d'un sujet à un autre, ils arrivèrent enfin au centre d'un petit bois composé de chênes, de houx et de frênes, dont l'existence semblait remonter à plusieurs siècles. — C'est dans un lieu comme celui-ci, dit Ellieslaw, que je voudrais consacrer un autel à l'amitié.

— À l'amitié, mon père ! et pourquoi dans un endroit si sombre ?

— Oh ! il est aisé de prouver que le local lui conviendrait

Les deux autres s'étant emparés d'Isabelle, l'entraînèrent au fond du bois.

parfaitement, répondit-il avec un sourire amer. Vous qui êtes une jeune fille savante, vous devez savoir que les Romains ne se

contentaient pas d'adorer leurs divinités sous un seul nom, mais qu'ils leur élevaient autant de temples qu'ils leur supposaient d'attributs différents. Eh bien, l'amitié à laquelle j'élèverais ici un temple ne serait pas l'amitié des hommes, qui repousse la duplicité, l'artifice, toute espèce de déguisement ; ce serait l'amitié des femmes, qui ne consiste que dans la secrète intelligence de deux amies, pour s'aider mutuellement dans leurs petits complots.

— Vous êtes bien sévère, mon père.

— Je ne suis que juste, et j'ai l'avantage d'avoir sous les yeux d'excellents modèles en Lucy Ilderton et vous.

— Si j'ai été assez malheureuse pour vous offenser, mon père, vous ne devez pas en accuser ma cousine, car certainement elle ne fut ni ma conseillère ni ma confidente.

— En vérité ? Et qui donc a pu vous inspirer, il y a deux jours, la force et la hardiesse de parler à sir Frédéric avec un ton d'aigreur.

— Si ce que je lui ai dit vous a déplu, mon père, j'en ai un sincère regret ; mais je ne puis me repentir d'avoir parlé à sir Frédéric comme je l'ai fait. S'il oubliait que je suis votre fille, il devait au moins se souvenir que je suis une femme.

— Réservez vos remarques pour une autre occasion, je suis si las de ce sujet, que voici la dernière fois que je vous en parlerai.

— Que de grâces j'ai à vous rendre, mon père ! Délivrez-moi de la persécution de cet homme, et il n'est rien que vous ne puissiez m'ordonner.

— Vous êtes fort soumise quand cela vous convient, je m'épargnerai à l'avenir de vous donner des avis qui vous déplaisent.

En ce moment, quatre brigands les attaquèrent : Ellieslaw tira son épée, et se défendit contre un des assaillants ; le second se jeta sur le domestique. Les deux autres, s'étant emparés d'Isabelle, l'entraînèrent au fond du bois, où ils avaient préparé trois chevaux sur l'un desquels ils la placèrent, et ils la conduisirent à la tour de Westburnflat. La mère du bandit, à la garde de qui elle fut confiée alors, l'enferma dans une chambre située au dernier étage.

L'arrivée d'Earnscliff avec une troupe nombreuse alarma le brigand. Comme il avait donné ordre de remettre Grace en liberté, et qu'il croyait que déjà elle devait être rendue à ses parents, il ne crut pas qu'elle fût l'objet de cette visite désagréable. Ayant reconnu Earnscliff, et instruit des sentiments qu'il nourrissait pour Isabelle, il ne douta pas qu'il ne vînt pour la délivrer, et la crainte des suites que pourrait avoir pour lui toute résistance lui fit prendre le parti de capituler.

Lorsque le bruit des chevaux qui emmenaient Isabelle se fit entendre, son père tomba subitement à terre ; le bandit qui l'attaquait prit la fuite, et celui qui tenait le domestique en respect en fit autant. Celui-ci courut au secours de son maître, qu'il croyait tué ou mortellement blessé ; mais, à son grand étonnement, il ne lui trouva pas même une égratignure. — Je ne suis pas blessé, Dixon, lui dit-il en se relevant ; le pied m'a malheureusement glissé dans un moment où je pressais ce scélérat avec trop d'ardeur.

L'enlèvement de sa fille lui causa un désespoir qui, suivant l'expression de l'honnête Dixon, aurait attendri le cœur d'une pierre. Il se mit à la poursuite des ravisseurs, et fit tant de recherches inutiles, qu'il se passa un temps considérable avant qu'il fût venu donner l'alarme au château.

Sa conduite et ses discours annonçaient le désespoir et l'égarement. — Ne me parlez pas, sir Frédéric, dit-il au baronnet qui demandait des détails sur cet événement ; vous n'êtes pas père, vous ne pouvez sentir ce que j'éprouve. Où est miss Ilderton ? Elle ne doit pas être étrangère à cette aventure : c'est un de leurs complots. — Dixon, appelle M. Ratcliffe ; qu'il vienne sans perdre une seule minute. M. Ratcliffe entra. — Ah ! vous voilà, mon cher Monsieur, c'est de vous seul que j'attends de sages conseils dans cette malheureuse circonstance.

— Qu'est-il donc arrivé, Monsieur, qui puisse vous agiter ainsi ? demanda M. Ratcliffe d'un air grave.

Tandis qu'Ellieslaw lui conte en détail la rencontre, nous allons faire connaître à nos lecteurs les relations qui existaient entre ces deux personnages.

Dès sa première jeunesse, M. Vere d'Ellieslaw avait mené une vie très dissipée. Une ambition démesurée avait marqué le milieu de sa carrière. Quoique d'un caractère naturellement avare et sordide, aucune dépense ne lui coûtait quand il s'agissait de satisfaire ses passions. Ses affaires se trouvaient déjà fort embarrassées, quand il fit un voyage en Angleterre. Il s'y maria, et le bruit se répandit que son épouse lui avait apporté une fortune considérable. Il passa plusieurs années dans ce pays, et quand il revint en Écosse il était veuf, et accompagné de sa fille, alors âgée

de dix ans. Depuis lors il s'était livré à des dépenses plus excessives que jamais, et l'on supposait qu'il devait avoir contracté des dettes considérables.

Il n'y avait que quelques mois que M. Ratcliffe était venu résider au château d'Ellieslaw, du consentement tacite mais évidemment au grand déplaisir du maître du logis sur la personne et sur les affaires duquel il prit une influence aussi certaine qu'elle paraissait incompréhensible. C'était un homme d'une soixantaine d'années, d'un caractère sérieux et réservé. Tous ceux avec qui il avait occasion de s'entretenir d'affaires rendaient justice à l'étendue de ses connaissances ; et si en toute autre occasion il parlait peu, ce n'était jamais sans montrer un esprit actif et cultivé. Avant de devenir habitant du château, il y faisait des apparitions assez fréquentes ; et M. Vere, qui recevait avec hauteur et dédain les gens qu'il regardait comme ses inférieurs, ne cessait de lui témoigner les plus grands égards. C'était lui qui réglait ses affaires les plus importantes. M. Vere ne ressemblait pas à ces hommes riches qui, trop indolents pour s'occuper de leurs intérêts, se déchargent volontiers de ce soin sur un autre ; et pourtant on le voyait, en beaucoup d'occasions, renoncer à son opinion pour adopter celle de M. Ratcliffe.

Rien ne mortifiait plus M. Ellieslaw que quand des étrangers s'apercevaient de l'espèce d'empire que cet homme exerçait sur lui.

Tel était le personnage à qui M. Vere racontait les détails de l'enlèvement d'Isabelle, et qui l'écoutait d'un air de surprise mêlée d'incrédulité.

— Maintenant, mes amis, dit M. Ellieslaw, comme pour conclure, à sir Frédéric et aux autres personnes présentes, donnez vos avis au plus malheureux des pères : que dois-je faire ? quel parti prendre ?

— Monter à cheval, prendre les armes, et poursuivre les ravisseurs, s'écria sir Frédéric. Partons sans perdre une minute.

— N'existe-t-il personne que vous puissiez soupçonner de ce crime ? demanda froidement Ratcliffe. Nous ne sommes plus dans le siècle où l'on enlevait les dames uniquement pour leur beauté.

— Je crains, répondit Ellieslaw, de ne savoir que trop qui je dois accuser de cet attentat. Lisez cette lettre que miss Ilderton avait jugé convenable d'écrire chez moi à un jeune homme des environs, nommé Earnscliff, celui de tous les hommes que j'ai le plus de droit d'appeler mon ennemi héréditaire. Vous voyez qu'elle lui écrit comme confidente de la passion qu'il a osé concevoir pour ma fille, et qu'elle lui dit qu'elle plaide sa cause avec chaleur auprès de son amie.

— Et c'est d'après une lettre écrite par une jeune fille romanesque, que vous concluez que M. Earnscliff a enlevé votre fille et s'est porté à un acte de violence si criminel ?

— Qui voulez-vous que j'en accuse ?

— Qui pouvez-vous en soupçonner ? s'écria sir Frédéric. Qui peut avoir eu un motif pour commettre un tel crime, si ce n'est lui ?

— Si c'était là le meilleur moyen de trouver le coupable, répondit M. Ratcliffe avec sang-froid, on pourrait indiquer des per-

sonnes à qui leur caractère permettrait plus facilement d'imputer une pareille action, et qui ont aussi des motifs suffisants pour l'avoir commise. — Ne pourrait-on pas, par exemple, supposer que quelqu'un ait jugé convenable de placer miss Vere dans un endroit où l'on puisse exercer sur ses inclinations un degré de contrainte auquel on n'oserait avoir recours dans le château de son père ? — Que dit sir Frédéric Langley de cette supposition ?

— Je dis, répliqua sir Frédéric furieux, que s'il plaît à M. Ellieslaw de permettre à M. Ratcliffe des libertés qui ne conviennent pas au rang qu'il occupe dans la société, je ne souffrirai pas qu'une telle licence s'étende impunément jusqu'à moi.

— Et moi, s'écria le jeune Mareschal de Mareschal Vells, qui était aussi un des hôtes du château, je dis que vous êtes tous des fous et des enragés de rester ici à vous disputer tandis que nous devrions déjà être à la poursuite de ces scélérats.

— J'ai donné ordre de préparer des chevaux et des armes, dit Ellieslaw, et si vous le voulez, nous allons partir.

On se mit en marche ; mais toutes les recherches furent inutiles, probablement parce que Ellieslaw dirigea la poursuite du côté de la tour d'Earnscliff, dans la supposition qu'il était l'auteur de l'enlèvement, c'est-à-dire dans une direction diamétralement opposée à celle que les brigands avaient suivie. On rentra au château vers le soir, après s'être inutilement fatigué. De nouveaux hôtes y étaient survenus, et, après avoir parlé de l'événement arrivé dans la matinée, on l'oublia pour se livrer à la discussion des affaires politiques.

Plusieurs de ceux qui composaient ce divan étaient catholiques, et tous des jacobites déclarés. Leurs espérances étaient

plus vives que jamais. On s'attendait de jour en jour à une descente que la France devait opérer en faveur du Prétendant, et un grand nombre d'Écossais étaient disposés à accueillir les Français plutôt qu'à leur résister. Ratcliffe, qui ne se souciait guère de prendre part à ce genre de discussion, s'était retiré dans son appartement, et miss Ilderton avait été confinée dans le sien par ordre de M. Ellieslaw.

Les domestiques ne pouvaient s'empêcher d'être surpris qu'on oubliât si facilement le malheur de leur jeune maîtresse. Ils ignoraient que ceux qui étaient le plus intéressés à sa destinée connaissaient fort bien et la cause de son enlèvement et le lieu de sa retraite ; et que les autres, à la veille d'une conspiration, n'avaient l'imagination occupée que des moyens de réussir dans leur entreprise.

12

On la cherche partout. Ne pourriez-vous nous dire,
Ami, par quel chemin on a pu la conduire ?

Le lendemain, on se mit de nouveau à la recherche des ravisseurs, sans plus de succès que la veille.

— Il est bien singulier, dit Mareschal à Ratcliffe, que quatre hommes à cheval, emmenant une femme, aient pu traverser le pays sans laisser aucune trace de leur passage.

— On arrive quelquefois à la connaissance de ce qui est en découvrant ce qui n'est pas, répondit M. Ratcliffe. Nous avons parcouru toutes les routes, il n'y a plus qu'un seul point que nous

n'ayons pas visité, c'est un mauvais chemin qui conduit à Westburnflat.

— Et pourquoi n'y pas aller ?

— M. Vere répondrait mieux que moi à cette question.

Àces paroles, qui furent prononcées d'un ton sec, Mareschal se tourna vers Ellieslaw. — Monsieur, lui dit-il, on m'assure qu'il y a encore un passage que nous n'avons pas examiné, celui qui conduit à Westburnflat.

— Oh ! répondit sir Frédéric en riant, je connais parfaitement le propriétaire de la tour de Westburnflat. C'est un homme qui ne fait pas une grande différence entre ce qui est à lui et ce qui appartient à ses voisins ; mais, tout fidèle qu'il se montre à ses principes, il se garderait bien de toucher à rien de ce qui appartient à Ellieslaw.

— D'ailleurs, dit M. Vere, il a eu bien d'autre fil à retordre la nuit dernière. N'avez-vous pas entendu dire qu'on a brûlé la ferme d'Hobbie Elliot d'Heugh-Foot, parce qu'il a refusé de livrer ses armes à quelques braves gens qui veulent faire un mouvement en faveur du roi ?

Toute la compagnie sourit en entendant parler d'un exploit qui cadrait si bien avec ses vues ; Mareschal reprit : — Je crois que nous aurions à nous reprocher une négligence coupable si nous ne faisions pas quelques recherches de ce côté.

Il n'y avait aucune objection raisonnable à élever contre cette proposition. On marcha vers Westburnflat, mais à peine avaient-ils pris cette direction, qu'ils aperçurent quelques cavaliers.

— Voici Earnscliff, dit Mareschal.

— Ma fille est avec lui ! s'écria Ellieslaw avec fureur. — Eh bien, Messieurs, mes soupçons sont-ils justifiés ? Aidez-moi à l'arracher des mains de ce ravisseur.

Il tira son épée ; sir Frédéric en fit autant, et quelques-uns de leurs amis les imitèrent ; mais le plus grand nombre hésitaient.

— Un instant ! s'écria Mareschal Wells en se jetant devant eux. Vous voyez qu'ils avancent paisiblement, attendons qu'ils nous donnent quelques détails sur cette affaire mystérieuse. Si miss Vere a souffert la moindre insulte, croyez que je serai le premier à la venger.

— Vos doutes me blessent, Mareschal, dit Ellieslaw ; vous êtes le dernier de qui j'aurais attendu un tel discours.

— Vous vous faites tort à vous-même par votre violence, Ellieslaw, puis, s'avançant à la tête de la troupe, il cria : — Earnscliff, on vous accuse d'avoir enlevé la dame que vous accompagnez, et nous sommes ici pour la venger et pour punir ceux qui ont osé l'injurier.

— Et qui le ferait plus volontiers que moi, monsieur Mareschal, répondit Earnscliff avec hauteur, moi qui ai eu le bonheur de la délivrer ce matin de la prison où on la retenait, et qui en ce moment la reconduisais chez son père ?

— La chose est-elle ainsi, miss Vere ? lui demanda son cousin.

— Oui, répondit-elle aussitôt ; j'ai été enlevée par des misérables, et j'ai été remise en liberté, grâce à l'intervention de M. Earnscliff et de ces braves gens.

— Mais par qui et pourquoi cet enlèvement a-t-il été exécuté ? Ne connaissez-vous pas l'endroit où l'on vous a conduite ?

Avant qu'on eût pu répondre à aucune de ces questions, Ellieslaw survint, et rompit la conférence. — Quand je connaîtrai parfaitement, dit-il, toute l'étendue de mes obligations envers M. Earnscliff, il peut compter sur une reconnaissance proportionnée à ses services. En attendant, je le remercie d'avoir remis ma fille entre les mains de son protecteur naturel.

En parlant ainsi, il mit la main sur la bride du cheval d'Isabelle, et reprit le chemin de son château. Comme il s'écartait du reste de la compagnie, ses amis, comprenant qu'il semblait désirer d'être seul avec elle, se gardèrent de les interrompre.

Àl'instant où la société saluait Earnscliff pour se retirer, celui-ci, peu satisfait de la conduite d'Ellieslaw, dit avec chaleur : — Messieurs, quoique ma conscience me rende le témoignage que rien dans ma conduite ne peut donner lieu à un tel soupçon, je m'aperçois que M. Vere paraît croire que j'ai eu quelque part à l'enlèvement de sa fille ; faites attention, je vous prie, que je le nie formellement ; et quoique je puisse pardonner l'égarement d'un père, si quelqu'un de vous, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Frédéric Langley, pense que mon désaveu, l'assertion de miss Isabelle et le témoignage de mes amis ne suffisent pas pour ma justification, je serai heureux de pouvoir me disculper par tous les moyens qui conviennent à un homme qui tient à son honneur plus qu'à sa vie.

— Et je lui servirai de second, s'écria Simon d'Ackburn : ainsi, que deux de vous se présentent, gentilshommes ou non, je m'en moque.

— Quel est, dit sir Frédéric, ce manant qui prétend se mêler des querelles de ses supérieurs ?

— C'est un manant qui ne doit rien à personne, répliqua Simon, et qui ne reconnaît pour supérieurs que son roi et le laird sur les terres duquel il vit.

— Allons, Messieurs, dit Mareschal, point de querelles ! — Earnscliff, nous n'avons pas la même façon de penser sur tous les points ; nous pouvons nous trouver opposés, même ennemis ; mais si la fortune le veut ainsi, je suis persuadé que nous n'en conserverons pas moins les égards et une estime réciproques. Je suis convaincu que vous êtes aussi innocent que moi-même de l'enlèvement de ma cousine, et dès qu'Ellieslaw sera remis de l'agitation que cet événement lui a occasionnée, il s'empressera de reconnaître le service que vous lui avez rendu.

— J'ai trouvé ma récompense dans le plaisir d'être utile à votre cousine, répondit Earnscliff. Mais je vois que votre compagnie est déjà dans l'allée du château d'Ellieslaw. — Saluant alors Mareschal et ses compagnons, il tourna du côté de Heugh-Foot, afin de se concerter avec Hobbie sur les moyens à employer pour retrouver Grace Armstrong, car il ignorait encore qu'elle fût de retour.

— Sur mon âme, c'est un brave jeune homme, dit Mareschal à ses compagnons.

— Je crois, dit sir Frédéric, que nous avons eu grand tort de ne pas le désarmer. Vous verrez qu'il sera un des chefs du parti whig.

— Pouvez-vous parler ainsi, sir Frédéric ? Croyez-vous qu'Ellieslaw consentît jamais à ce qu'on fît un pareil outrage, sur ses

terres, à un homme qui s'y présente pour lui ramener sa fille ? Et, quand il y consentirait, pensez-vous que moi, que ces messieurs, nous voudrions nous déshonorer, en restant spectateurs tranquilles d'une telle indignité ? Non, non. La vieille Écosse et la loyauté ! voilà mon cri de ralliement. Quand l'épée sera tirée, je sais comment il faut s'en servir ; mais tant qu'elle reste dans le fourreau, nous devons nous conduire en gentilshommes et en bons voisins. En arrivant au château, ils y trouvèrent Ellieslaw.

— Comment se trouve miss Vere ? s'écria vivement Mareschal ; vous a-t-elle donné des détails sur son enlèvement ?

— Elle s'est retirée dans son appartement, très fatiguée. Je ne puis attendre d'elle beaucoup de lumière sur cette aventure. Je ne vous en suis pas moins obligé, mon cher Mareschal, ainsi qu'à mes autres amis, de l'intérêt que vous voulez bien y prendre. Mais, en ce moment, je dois oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis citoyen. Vous savez que c'est aujourd'hui que nous devons prendre un parti décisif. Le temps s'écoule, nos amis arrivent ; j'attends non seulement les principaux chefs, mais même ceux que nous sommes obligés d'employer en sous-ordre. Il ne nous reste que peu d'instants pour achever nos préparatifs. Voyez ces lettres ; dans le Lothian, dans tout l'ouest, on n'attend que le signal. Les blés sont mûrs, il ne s'agit plus que de réunir les moissonneurs.

— De tout mon cœur ! dit Mareschal ; mettons-nous vite à l'ouvrage.

Sir Frédéric restait sérieux et déconcerté. — Voulez-vous me suivre à l'écart un instant ? lui dit Ellieslaw. J'ai à vous apprendre

une nouvelle qui vous fera plaisir. — Et il l'emmena dans son cabinet.

Chacun alors se dispersa, et Mareschal se trouva seul avec M. Ratcliffe.

— Ainsi donc, lui dit celui-ci, les gens qui partagent vos opinions politiques croient la chute du gouvernement si certaine, qu'ils ne daignent plus couvrir leurs manœuvres du voile du mystère ?

— Ma foi, monsieur Ratcliffe, il se peut que les sentiments et les actions de vos amis aient besoin de se couvrir d'un voile. Quant à moi, j'aime que ma conduite soit exposée au grand jour. Et se peut-il que vous soyez assez insensé pour vous engager dans une telle entreprise ? Comment se trouve votre tête, quand vous assistez à ces dangereuses conférences ?

— Pas très assurée sur mes épaules. Je n'ai pas contre le gouvernement une haine assez invétérée pour ne pas voir tout le danger de notre entreprise.

— Pourquoi donc vouloir vous y exposer ?

— C'est que J'aime de tout mon cœur ce pauvre roi détrôné ; c'est que je meurs d'envie de voir punir les coquins de courtisans qui ont vendu la liberté de l'Écosse.

— Et pour courir après de telles chimères, vous allez allumer une guerre civile, et vous plonger vous-même dans de cruels embarras !

— Oh ! quant à ça, je n'y réfléchis guère ; et pour ce qui est de la potence, j'y figurerai tout aussi bien qu'un autre.

— J'en suis fâché pour vous, monsieur Mareschal.

— Je vous suis très reconnaissant, monsieur Ratcliffe, mais ne jugez pas de l'entreprise par mes folies : il y a des têtes plus sages que la mienne qui s'en mêlent.

— Ces têtes-là peuvent fort bien n'en être pas plus solides sur leurs épaules, reprit M. Ratcliffe.

— Peut-être : mais vive la joie ! Adieu jusqu'au dîner, monsieur Ratcliffe ; vous verrez que la peur ne m'ôte pas l'appétit.

13

Il faut que le drapeau de la rébellion
Par de vives couleurs frappe l'attention ;
Qu'il attire les yeux de cette sotte engeance,
Mécontents novateurs bouffis d'extravagance,
Qui, la bouche béante et se frottant les mains,
Approuvent à grands cris les discours des mutins

On avait fait de grands préparatifs au château d'Ellieslaw pour recevoir, en ce jour mémorable, non seulement les gentilshommes du voisinage attachés à la dynastie des Stuarts, mais encore les mécontents de bas étage que le dérangement de leurs affaires, l'amour du changement, le ressentiment contre l'Angleterre, avaient déterminés à tremper dans la conspiration. Il ne s'y trouvait pas un grand nombre de personnes. La plupart des grands propriétaires attendaient prudemment l'événement ; la noblesse du second ordre et les fermiers pratiquaient généralement le culte presbytérien, de sorte que, quoique mécontents de

l'Union, ils étaient peu disposés à s'engager dans une conspiration jacobite. On y voyait pourtant quelques riches gentilshommes que leurs opinions politiques, leurs principes religieux, ou leur ambition, rendaient complices de celle d'Ellieslaw ; et quelques jeunes gens qui, pleins d'ardeur et d'étourderie, ne cherchaient, comme Mareschal, que l'occasion de se signaler par une entreprise hasardeuse, du succès de laquelle devait résulter, suivant eux, l'indépendance de leur patrie. Les autres membres de cette assemblée étaient des hommes d'un rang inférieur qui étaient prêts à se soulever dans ce comté d'Écosse, comme ils firent depuis, en 1715, sous Foster et Derwentwater.

Une longue table occupait la sombre et vaste enceinte de la grande salle d'Ellieslaw-Castle. Ellieslaw était en habit de cérémonie. Sir Frédéric Langley était à sa droite, et Mareschal Wells à sa gauche ; après eux venaient toutes les personnes de considération, parmi lesquelles M. Ratcliffe ; le reste des convives ne se composait que de subalternes : et ce qui prouve qu'un soin scrupuleux n'avait pas présidé au choix de cette partie de la société, c'est que Willie de Westburnflat eut l'audace de s'y présenter. Il espérait sans doute que la part qu'il avait prise à l'enlèvement de miss Vere n'était connue que des personnes qui avaient intérêt elles-mêmes à ne pas divulguer le secret.

On servit un dîner somptueux. Contenus par le respect qu'ils éprouvaient pour les personnages illustres dans la société desquels ils se trouvaient pour la première fois, les convives du bas bout gardèrent quelque temps le silence. Mais bientôt, à force de vider et de remplir leurs verres, ils finirent par briser la glace du cérémonial ; et autant ils s'étalent montrés d'abord réservés et tranquilles, autant ils devinrent bruyants.

Au contraire, ni le vin, ni les liqueurs spiritueuses, n'eurent le pouvoir d'échauffer l'esprit des personnes placées au haut bout de la table : elles éprouvaient ce serrement de cœur, ce froid glacial qui se fait souvent sentir lorsque, à la suite d'une détermination désespérée, on se trouve dans une position où il est aussi dangereux d'avancer que de reculer. Plus ils approchaient du précipice, plus ils le trouvaient profond ; et chacun attendait que ses associés lui donnassent l'exemple de la résolution en s'y précipitant les premiers. Sir Frédéric était distrait et boudeur. Ellieslaw lui-même faisait des efforts si pénibles pour échauffer l'enthousiasme général, qu'évidemment le sien était considérablement refroidi. Mareschal conservait son étourderie et sa vivacité.

— Pourquoi donc notre courage semble-t-il éteint aujourd'hui ? s'écria ce dernier ; on dirait que nous sommes à un enterrement.

— De grâce, Mareschal, dit Ellieslaw, trêve de folies.

— Eh bien, je vais vous étonner, je vais vous donner une leçon de sagesse. Si nous nous sommes avancés comme des fous, il ne faut pas reculer comme des lâches. Nous en avons fait assez pour attirer sur nous les soupçons et la vengeance du gouvernement. Attendrons-nous la persécution, sans rien faire pour l'éviter ?... Quoi ! personne ne parle ! Eh bien, je sauterai le fossé le premier.

Alors Mareschal se leva, remplit son verre d'un bordeaux généreux, puis, étendant la main pour obtenir du silence, il engagea toute la compagnie à l'imiter. Quand tous les verres furent pleins, tous les convives debout : — Mes amis, s'écria-t-il, voici le toast du jour : À l'indépendance de l'Écosse et à la santé de son souverain légitime, le roi Jacques VIII, déjà débarqué dans le Lothian,

et, je l'espère, en possession de son ancienne capitale. — À ces mots, il vida son verre, puis, le jetant par-dessus sa tête : — Il ne sera jamais profané par un autre toast, ajouta-t-il.

Chacun suivit son exemple ; et au milieu du bruit des verres qui se brisaient, on jura de ne quitter les armes qu'après avoir réussi dans le dessein qui les avait fait prendre.

— Vous avez effectivement sauté le fossé, dit Ellieslaw à voix basse à son cousin, et vous l'avez fait devant témoins. Au surplus, il était trop tard pour renoncer à notre entreprise. Un seul homme a refusé le toast, ajouta-t-il en jetant les yeux sur Ratcliffe, mais nous en parlerons dans un autre moment.

Alors, se levant à son tour, il prononça un discours plein d'invectives contre le gouvernement. En faisant vibrer cette corde, il était sûr de toucher le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

— Nous sommes donc tous d'accord que cet état de choses ne peut se supporter plus longtemps ? demanda Ellieslaw.

— Tous..., sans exception..., jusqu'au dernier !... tel fut le cri général.

— Pas tout à fait, Messieurs, dit M. Ratcliffe qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement du dîner. Je ne prétends pas vouloir calmer les violents transports qui viennent de s'emparer de vous si subitement ; mais autant que peut valoir l'opinion d'un seul homme, je dois vous déclarer que je n'adopte pas tout à fait les principes que vous venez de manifester ; je proteste donc formellement contre les mesures insensées que vous paraissez disposés à prendre pour faire cesser des sujets de plainte dont la justice ne me paraît pas encore bien démontrée.

Je suis très porté à attribuer à la chaleur du festin, tout ce qui vient de se passer ; mais il faut songer que certaines plaisanteries peuvent devenir dangereuses quand elles transpirent, et que souvent les murs ont des oreilles.

— Les murs peuvent avoir des oreilles, monsieur Ratcliffe, s'écria Ellieslaw en lançant sur lui un regard de fureur, mais un espion domestique n'en aura bientôt plus, s'il ose rester plus longtemps dans une maison où son arrivée fut une insulte, où sa conduite a toujours été celle d'un homme présomptueux qui se mêle de donner des avis qu'on ne lui demande pas, et d'où il sera chassé comme un misérable, s'il ne se rend justice en sortant sur-le-champ.

— Je sais parfaitement, Monsieur, répondit Ratcliffe avec un sang-froid méprisant, que la démarche inconsidérée que vous allez faire vous rend ma présence inutile, et que désormais mon séjour ici serait aussi dangereux pour moi que désagréable pour vous ; mais en me menaçant vous avez oublié votre prudence ; car bien certainement vous ne seriez pas charmé que je fisse à ces messieurs, à des hommes d'honneur, le détail des causes qui ont amené notre liaison. Au surplus, j'en vois la fin avec plaisir. Cependant, comme je crois que M. Mareschal et quelques autres personnes de la compagnie voudront bien me garantir pour cette nuit mes oreilles et surtout mon cou, pour lequel j'ai quelques raisons de craindre davantage, je ne quitterai votre château que demain matin.

— Soit, Monsieur, répliqua Ellieslaw. Vous n'avez rien à redouter, parce que vous êtes au-dessous de mon ressentiment, et non parce que j'ai à craindre que vous ne découvriez quelque se-

cret de famille. Vos soins et votre entremise sont fort inutiles à un homme qui a tout à perdre ou tout à gagner. Adieu.

Ratcliffe lança un regard expressif qu'Ellieslaw ne put soutenir sans baisser les yeux, puis, saluant la compagnie, il se retira.

Cette conversation avait produit, sur une partie de ceux qui l'avaient entendue, une impression qu'Ellieslaw se hâta de dissiper en faisant tomber l'entretien sur les affaires du jour. On convint que l'insurrection serait organisée sur-le-champ. Ellieslaw, Mareschal et sir Frédéric Langley en furent nommés les chefs avec pouvoir de diriger toutes les mesures ultérieures. On fixa, pour le lendemain de bonne heure, un lieu de rendez vous où chacun se trouverait en armes avec tous les partisans qu'il pourrait rassembler.

Tout ayant été ainsi réglé, Ellieslaw demanda à ceux qui restaient encore à boire avec Westburnflat et le vieux contrebandier la permission de se retirer avec ses deux collègues, afin de délibérer librement sur les mesures qu'ils avaient à prendre. Cette excuse fut acceptée d'autant plus volontiers qu'il y joignit l'invitation de ne pas épargner sa cave. Le départ des chefs fut salué par de bruyantes acclamations, et les santés d'Ellieslaw, de sir Frédéric, et surtout celle de Mareschal, furent portées plus d'une fois en grand chorus pendant le reste de la soirée.

Lorsque les trois chefs se furent retirés dans un appartement séparé, ils se regardèrent un moment avec une sorte d'embarras. Mareschal fut le premier à rompre le silence. — Eh bien, Messieurs, dit-il avec un éclat de rire, nous voilà embarqués. — Vogue la galère !

— C'est vous que nous devons en remercier, dit Ellieslaw.

— Cela est vrai ; mais je ne sais si vous me remercierez encore quand vous aurez lu cette lettre. Je l'ai reçue au moment de nous mettre à table ; elle avait été remise à mon domestique par un homme qu'il ne connaît pas, et qui est reparti au grand galop sans vouloir s'arrêter une minute. — Lisez.

Ellieslaw prit le papier d'un air d'impatience, et lut ce qui suit :

« Edimbourg.

« Monsieur, — Ayant des obligations à votre famille, et sachant que vous êtes en relation d'affaires avec Jacques et compagnie, autrefois négociants à Londres, maintenant à Dunkerque, je crois devoir me hâter de vous faire part que les vaisseaux que vous attendiez n'ont pu aborder, et ont été obligés de repartir sans avoir pu débarquer aucune marchandise de leur cargaison. Leurs associés de l'ouest ont résolu de séparer leurs intérêts des leurs, les affaires de cette maison prenant une mauvaise tournure. J'espère que vous profiterez de cet avis pour prendre les précautions nécessaires à vos intérêts. Je suis votre très humble serviteur.

Nihil Mameless

« À Ralph Maheschal de Mareschal-Wells. » (Très pressé.)

Sir Frédéric pâlit, et son front se rembrunit encore.

— Si la flotte française qui avait le roi à bord a été battue par celle d'Angleterre, comme ce maudit griffonnage semble le donner à entendre, le principal ressort de notre entreprise se trouve rompu, et nous n'avons pas même de secours à attendre de

l'ouest de l'Écosse. Et où en sommes-nous donc ? s'écria Ellieslaw.

— Où nous en étions ce matin, je crois, dit Mareschal toujours riant.

— Pardonnez-moi, monsieur Mareschal. Ce matin nous n'étions pas encore compromis, nous ne nous étions pas déclarés publiquement, comme nous venons de le faire, grâce à votre inconséquence : et dans quel moment ? celui où vous aviez en poche une lettre qui ajoute aux difficultés de notre entreprise et en rend la réussite presque impossible.

— Oh ! je savais bien tout ce que vous alliez me dire ; mais d'abord cette lettre de mon ami anonyme peut ne pas contenir un mot de vérité ; ensuite, sachez que je suis las de me trouver dans une conspiration dont les chefs ne font tout le jour que former des projets qu'ils oublient la nuit. Aujourd'hui le gouvernement est dans la sécurité, il n'a ni troupes ni munitions, et dans quelques semaines il aura pris ses mesures. Le pays est plein d'ardeur pour une insurrection ; donnez-lui le temps de se refroidir, et nous resterons seuls. J'étais donc bien décidé à me jeter dans le fossé, et j'ai pris soin de vous y faire tomber avec moi. Vous voilà dans la fondrière ; il faudra bien maintenant que vous preniez le parti de vous évertuer pour en sortir.

— Vous vous êtes trompé, monsieur Mareschal, au moins quant à l'un de nous, répondit sir Frédéric, car je vais demander mes chevaux.

— Vous ne me quitterez pas, sir Frédéric, dit Ellieslaw ; nous avons notre revue demain matin.

— Je pars à l'instant même, et je vous écrirai mes intentions.

— Oui-da ! répliqua Mareschal, et vous les enverrez sans doute par une compagnie de cavalerie de Carlisle qui nous emmènera prisonniers ? — Écoutez-moi, sir Frédéric : je ne suis pas un de ces hommes qui se laissent abandonner ou trahir. Si vous sortez du château d'Ellieslaw, ce ne sera qu'en marchant sur mon cadavre.

— N'êtes-vous pas honteux, Mareschal ? dit M. Vere : comment pouvez-vous interpréter ainsi les intentions de notre ami ? Il a trop d'honneur pour penser à déserter notre cause ; et d'ailleurs il ne peut oublier les preuves que nous avons de son adhésion à nos projets. Il doit savoir aussi que le premier avis qu'on en donnera au gouvernement sera bien accueilli, et qu'il nous est facile de le gagner de vitesse.

— Dites moi, et non pas nous, quand vous parlez de gagner de vitesse pour se déshonorer par une trahison, s'écria Mareschal ; quant à moi, jamais je ne monterai à cheval dans un tel dessein.

— Un joli couple d'amis pour leur confier sa tête ! ajouta-t-il entre ses dents.

— Ce n'est point par des menaces qu'on m'empêche d'agir comme je le juge convenable, dit sir Frédéric, et je partirai bien certainement. Je ne suis point obligé, ajouta-t-il en regardant Ellieslaw, de garder ma parole à un homme qui a manqué à la sienne.

— En quoi y ai-je manqué ? dit celui-ci ; de quoi avez-vous à vous plaindre ?

— D'avoir été joué relativement à l'alliance à laquelle vous aviez consenti, et qui devait être le gage de notre liaison politique. Cet enlèvement de miss Vere, si admirablement concerté, sa rentrée si miraculeuse, la froideur qu'elle m'a témoignée, les excuses dont vous avez cherché à la couvrir, ce sont là autant de prétextes dont vous êtes bien aise de vous servir pour conserver la jouissance des biens qui lui appartiennent, et auxquels vous devez renoncer en la mariant. Vous ayez voulu faire de moi un jouet pour vous en servir dans une entreprise désespérée, et voilà pourquoi vous m'avez donné des espérances sans avoir l'intention de les réaliser.

— Sir Frédéric, je vous proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré…

— Je n'écoute pas vos protestations.

— Mais songez donc que si nous nous divisons, votre ruine est aussi certaine que la nôtre. De notre union seule dépend notre sûreté.

— Laissez-moi le soin de la mienne ; mais, ce que vous dites fût-il vrai, j'aimerais mieux mourir que d'être encore votre dupe.

— Rien ne saurait-il vous convaincre de ma sincérité ? Ce matin j'aurais repoussé vos injustes soupçons comme une insulte ; mais dans la position où nous nous trouvons…

— Vous vous trouvez obligé d'être sincère ? interrompit sir Frédéric en ricanant ; vous n'avez qu'un moyen de m'en convaincre, c'est de célébrer, dès ce soir, mon mariage avec votre fille.

— Si promptement ? impossible !

— Je n'écoute rien. Il y a une chapelle dans ce château ; le docteur Hobbler est au nombre de vos hôtes : donnez-moi cette preuve de votre bonne foi. Si vous me la refusez en ce moment où votre intérêt doit vous porter à consentir à ma demande, comment puis-je espérer que vous me l'accorderez demain.

— Et si je consens à vous nommer mon gendre ce soir, notre amitié se trouvera-t-elle solidement renouée ?

— Très certainement, et de la manière la plus inviolable.

— Eh bien, quoique votre demande soit prématurée, ma fille sera votre épouse.

— Ce soir ?

— Ce soir, avant que l'horloge ait sonné minuit.

— De son consentement, j'espère, s'écria Mareschal : car je vous préviens, Messieurs, que je ne resterais pas paisible spectateur d'une violence exercée contre les sentiments de mon aimable cousine.

— Pour qui me prenez-vous, Mareschal ? croyez-vous que ma fille ait besoin de protection contre son père ? Soyez persuadé qu'elle n'a aucune répugnance pour sir Frédéric. La seule chose qui m'embarrasse, poursuivit Ellieslaw, c'est le peu de temps qui nous reste ; mais si elle faisait trop d'objections, je me flatte que sir Frédéric lui accorderait…

— Pas une heure, monsieur Vere. Si je n'obtiens pas la main de votre fille ce soir, je pars, fût-ce à minuit. Voilà mon ultimatum.

— Eh bien, j'y consens ; je vais préparer ma fille à un événement auquel elle ne s'attend pas.

Àces mots M. Vere sortit.

14

Mais que devins-je hélas ! quand au lieu de Tancrède,
Il amène à l'autel, quel changement affreux !
Le détestable Osmont pour recevoir mes vœux !
Mais qui sont-ils ? Je ne puis vous le dire.
Thomson. Tancrède et Sigismond

Une longue pratique dans l'art de la dissimulation avait donné à M. Vere un empire absolu sur ses traits. En quittant ses deux amis pour se rendre chez sa fille, son pas ferme et alerte annonçait un homme occupé d'une affaire importante, mais dont le succès ne lui semblait pas douteux ; mais lorsqu'il jugea qu'ils ne pouvaient plus l'entendre, il ne s'avança plus que d'un pas lent et irrésolu. Enfin il s'arrêta dans une antichambre pour recueillir ses idées et préparer son plan d'argumentation.

— Dilemme plus embarrassant se présenta-t-il jamais à un malheureux ! se dit-il. — Si nous nous divisons, nul doute que le gouvernement ne me sacrifie comme le promoteur de l'insurrection. Supposons même que je parvienne à sauver ma tête, je n'en suis pas moins perdu sans ressource. J'ai rompu avec Ratcliffe, et je n'ai à espérer de ce côté qu'insultes et persécutions. Je serai donc réduit à vivre dans l'indigence et le déshonneur, méprisé des deux partis que j'aurai trahis tour à tour ! Cette idée n'est pas

supportable ; et cependant je n'ai à choisir qu'entre cette destinée et la honte de l'échafaud, à moins que Mareschal et sir Frédéric ne continuent à faire cause commune avec moi. Pour cela il faut que ma fille épouse l'un ce soir, et j'ai promis à l'autre de ne pas employer la violence : il faut que je la décide à recevoir la main d'un homme qu'elle n'aime pas, dans un délai qu'elle trouverait trop court pour se déterminer à devenir l'épouse de celui qui aurait su gagner son affection. Mais je dois compter sur sa générosité romanesque, et il me suffira de la mettre en jeu en peignant sous de sombres couleurs les suites probables de sa désobéissance.

Après avoir fait ces réflexions, il entra dans l'appartement de sa fille, bien préparé au rôle qu'il s'apprêtait à jouer. Quoique égoïste et ambitieux, son cœur n'était pas entièrement fermé à la tendresse paternelle, et il sentit quelques remords de la duplicité avec laquelle il allait abuser de l'amour filial d'Isabelle ; mais il les apaisa en songeant qu'après tout il procurait à sa fille un mariage avantageux, et l'idée qu'il était perdu s'il y échouait acheva de dissiper ses scrupules. Il la trouva assise près d'une des fenêtres de sa chambre ; elle sommeillait ou était plongée dans de si profondes réflexions, qu'elle ne l'entendit pas entrer. Donnant alors à sa physionomie une expression de chagrin et d'attendrissement, il s'assit auprès d'elle, et ne l'avertit de son arrivée que par un profond soupir.

— Mon père ! s'écria Isabelle en tressaillant.

— Oui, ma fille, votre malheureux père, qui vient les larmes aux yeux vous demander pardon d'une injure dont son affection l'a rendu coupable envers vous, et vous faire ses adieux pour toujours.

— Une injure, mon père ! Vos adieux ! Que voulez-vous dire ?

— Dites-moi d'abord, Isabelle, si vous n'avez pas quelque soupçon que l'étrange événement qui vous est arrivé hier matin n'ait eu lieu que par mes ordres ?

— Par… vos ordres… mon père ? dit-elle en bégayant, car la honte et la crainte l'empêchaient d'avouer que plus d'une fois cette idée s'était présentée à son esprit.

— Vous hésitez à me répondre, et par là vous me confirmez dans l'opinion que j'avais conçue. Il me reste donc la tâche pénible de vous avouer que vous ne vous trompez pas. Mais, avant de me condamner, écoutez les motifs de ma conduite. Dans un jour de malheur, je prêtai l'oreille aux propositions que me fit sir Frédéric Langley, étant bien loin de croire que vous puissiez élever la moindre objection contre un mariage qui vous était avantageux à tous égards : dans un instant plus fatal encore, je pris, de concert avec lui, des mesures pour rétablir sur son trône notre monarque banni, et rendre à l'Écosse son indépendance ; maintenant ma vie est entre ses mains.

— Votre vie, mon père ! dit Isabelle ayant à peine la force de parler.

— Oui, Isabelle, la vie de celui à qui vous devez la naissance. Je dois rendre justice à Langley ; ses menaces, ses fureurs n'ont d'autre cause que la passion qu'il a conçue pour vous ; mais lorsque je vis que vous ne partagiez pas ses sentiments, je ne trouvai d'autre moyen que de vous soustraire à ses yeux. J'avais donc formé le projet de vous envoyer passer quelques mois dans le couvent de votre tante à Paris, et, pour que sir Frédéric ne pût me soupçonner, j'imaginai ce prétendu enlèvement par de soi-di-

sant brigands. Le hasard et un concours de circonstances malheureuses ont rompu toutes mes mesures en vous tirant de l'asile momentané que je vous avais assuré. Ma dernière, mon unique ressource est de vous faire partir du château avec M. Ratcliffe, qui va le quitter ce soir même, après quoi je saurai subir ma destinée.

— Est-il possible, mon père ? pourquoi ai-je été délivrée ? pourquoi ne m'avoir pas fait connaître vos projets ?

— Pourquoi ? Réfléchissez ma fille. J'avais désiré votre union avec sir Frédéric ; devais-je lui nuire dans votre esprit en vous disant que sa passion ne me laissait d'autre alternative que de sacrifier le père où la fille ? Mareschal et moi, nous sommes décidés à périr avec courage, et il ne me reste qu'à vous faire partir sous bonne escorte.

— Juste ciel ! N'y a-t-il donc aucun remède à ces moyens extrêmes ?

— Aucun, mon enfant ; un seul, peut-être, mais vous ne voudriez pas me le voir employer, celui de dénoncer nos amis.

— Non, jamais ! s'écria Isabelle. Mais ne peut-on, à force de larmes… Je veux me jeter aux pieds de sir Frédéric.

— Ce serait vous dégrader inutilement. Sa résolution est prise ; il n'en changerait qu'à une condition, et cette condition vous ne l'apprendrez jamais de la bouche de votre père.

— Quelle est-elle ? dites-le moi. Que peut-il demander que nous ne devions lui accorder.

— Vous ne la connaîtrez, Isabelle, que lorsque la tête de votre père aura roulé sur l'échafaud. Alors peut-être vous apprendrez par quel sacrifice il était encore possible de le sauver.

— Et pourquoi ne pas m'en instruire ? croyez-vous que je ne ferais pas avec joie le sacrifice de toute ma fortune pour vous sauver ? Voulez-vous attacher le désespoir et le remords au reste de ma vie.

— Eh bien, ma fille, apprenez donc ce que j'avais résolu de couvrir d'un éternel silence ; le seul moyen de le désarmer est de consentir à l'épouser ce soir même, avant minuit.

— Ce soir, mon père ?... épouser un tel homme !... un monstre ! C'est impossible.

— Vous avez raison, impossible. Il est d'ailleurs dans le cours de la nature qu'un vieillard meure et soit oublié.

— Moi ! je verrais mourir mon père, quand j'aurais pu le sauver !... Mais non, non, mon père. Quelque mauvaise opinion que j'aie de sir Frédéric, je ne puis le croire scélérat à ce point. Vous croyez me rendre heureuse en me donnant à lui, et tout ce que vous venez de me dire n'est qu'une ruse pour obtenir mon consentement.

— Quoi ! dit Ellieslaw d'un ton où l'autorité blessée semblait le disputer à la tendresse paternelle, ma fille me soupçonne d'inventer une fable pour influencer ses sentiments !... Je veux bien même descendre jusqu'à me justifier. Vous connaissez l'honneur inflexible de notre cousin Mareschal ; faites attention à ce que je vais lui écrire, et vous jugerez par sa réponse si les périls qui nous menacent sont moins grands que je ne vous les ai représentés.

Il écrivit quelques lignes, et présenta son billet à Isabelle, qui lut :

« Mon cher cousin, — J'ai trouvé ma fille, comme je m'y attendais, désespérée d'avoir à contracter une union avec sir Frédéric d'une manière si subite. Elle ne conçoit pas même le péril dans lequel nous nous trouvons, employez toute votre influence sur sir Frédéric pour l'engager à modifier ses exigences. Je n'ai ni le pouvoir ni même la volonté d'engager ma fille à une démarche dont la précipitation est contraire à toutes les règles des convenances et de la délicatesse. R.V. »

Dans le trouble qui l'agitait, Isabelle comprit à peine le sens de ce qu'elle venait de lire, et ne remarqua pas qu'au lieu d'appuyer sur la répugnance que lui causait ce mariage, son père ne parlait que du délai trop court qu'on lui accordait pour s'y décider.

Ellieslaw tira le cordon d'une sonnette, et remit la lettre à un domestique, avec ordre de lui rapporter sur-le-champ la réponse de M. Mareschal. Le domestique revint, porteur d'un billet ainsi conçu :

« Mon cher cousin, — Je n'avais pas attendu votre lettre pour faire à sir Frédéric les objections dont vous me parlez. Je viens de renouveler mes instances, et je l'ai trouvé inébranlable. Je suis fâché qu'on presse ma belle cousine de renoncer d'une manière si subite aux droits de sa virginité. Sir Frédéric consent pourtant à partir avec moi, aussitôt que la cérémonie sera terminée ; et, comme nous nous mettons demain en campagne, et que nous courons la chance d'y attraper quelques bons horions, il est possible qu'Isabelle se trouve lady Langley à très bon marché. — Du reste, si elle peut se déterminer à ce mariage, ce n'est pas l'in-

stant d'écouter des scrupules de délicatesse. Il faut qu'elle saute à pieds joints par-dessus les convenances, et qu'elle se marie à la hâte, ou bien nous nous en repentirons. R.M.

« P.S. N'oubliez pas de dire à Isabelle que je me couperai la gorge avec son chevalier, plutôt que de la voir l'épouser contre son gré. »

Àla lecture de cet écrit, le papier s'échappa des mains d'Isabelle ; elle serait même tombée à la renverse, si son père ne l'eût soutenue.

— Grand Dieu, elle en mourra ! s'écria Ellieslaw.

Il appela un domestique.

— Dites à M. Ratcliffe que je désire le voir sur-le-champ.

Pendant cet intervalle, le visage d'Isabelle se couvrit d'une pâleur mortelle. Enfin, levant les yeux au ciel : — Mon père, dit-elle, je consens à ce mariage.

— Non, mon enfant, ne parlez pas ainsi.

— J'ai consenti, mon père, répéta Isabelle.

— Que le ciel te bénisse donc, ma chère enfant !

— Mais ne consentirez-vous pas à voir sir Frédéric ?

— Je le verrai… dans la chapelle… à minuit.

Quand il fut parti, Isabelle se jeta à genoux et demanda au ciel la force dont elle avait besoin pour accomplir son sacrifice. — Pauvre Earnscliff, dit-elle ensuite, qui le consolera ?

Elle était dans cet état de désespoir quand elle entendit ouvrir la porte de sa chambre.

15

.....Le temps et le chagrin
Ont détaché son cœur, aigri son caractère.
N'importe, il faut le voir, s'offrir à sa colère ;
Conduisez-nous vers lui.....

La personne qui entra était M. Ratcliffe, Ellieslaw, dans le trouble qui l'agitait, ayant oublié de révoquer l'ordre qu'il avait donné de le faire venir. Mais ne voyant qu'Isabelle : — Miss Vere est seule ! s'écria-t-il ; seule, à genoux et en pleurs !

— Je ne puis vous écouter, monsieur Ratcliffe ! Recevez mes adieux, et laissez-moi pour l'amour du ciel !

— Dites-moi seulement s'il est vrai que ce monstrueux mariage doit avoir lieu ce soir même. J'ai entendu les domestiques en parler.

— Épargnez-moi, de grâce, monsieur Ratcliffe.

— Mariée à sir Frédéric ! cette nuit même ? cela ne sera pas.

— Il faut que cela soit ! la vie de mon père en dépend.

— Vous vous sacrifiez pour sauver celui qui... Je trouverais plus d'un moyen d'empêcher ce mariage. Mais le temps presse ; il faut, miss Vere que vous imploriez la protection du seul être humain qui ait le pouvoir de conjurer les maux qu'on vous prépare.

— Et qui peut être doué d'un tel pouvoir ?

— Celui qu'on nomme Elshender, le solitaire de Mucklestane-Moor. Cet être a le moyen de mettre un obstacle invincible à cet odieux mariage.

— Et d'assurer les jours de mon père ?

— Oui… Mais comment parvenir à lui parler ce soir ?

— J'espère y parvenir, dit Isabelle se rappelant tout à coup la rose qu'il lui avait donnée. Je me souviens qu'il m'a dit que je pouvais recourir à lui dans l'adversité ; que je n'aurais qu'à lui montrer cette fleur.

— Heureux événement !

— Que faut-il donc que je fasse ?

— Sortir du château à l'instant, et courir vous jeter aux pieds de cet être ; mon cheval est sellé, je vais en préparer un pour vous. La plaine de Mucklestane n'est pas éloignée d'ici ; nous pourrons être de retour avant qu'on se soit aperçu de votre absence. Venez me joindre dans deux minutes à la petite porte du jardin.

Dès que M. Ratcliffe fut sorti, Isabelle se rendit dans le jardin. Ratcliffe l'attendait avec deux chevaux, et ils se mirent en marche.

— De quelle manière un être si misérable pourra-t-il me secourir ?

— Miss Vere, dit Ratcliffe, je suis lié par la promesse d'un secret inviolable ; il faut que, sans exiger de moi d'autre explica-

tion, vous vous contentiez de l'assurance solennelle que je vous donne qu'il en a le pouvoir.

— J'ai en vous une confiance sans bornes, monsieur Ratcliffe.

— Vous souvenez-vous, ma chère miss, que lorsque vous me priâtes d'intercéder auprès de votre père en faveur d'Haswell et de sa malheureuse famille, et que j'obtins de lui le pardon d'une injure, j'y mis pour condition que vous ne me feriez aucune question sur les causes de l'influence que j'avais sur son esprit ? Vous ne vous êtes pas repentie de votre confiance : pourquoi n'en auriez-vous pas autant aujourd'hui ?

— Mais la vie extraordinaire de cet homme, sa retraite absolue.

— Le seul dégoût du monde a fait naître en lui l'amour de la retraite. Je puis encore vous dire qu'il possédait une grande fortune que son père voulait augmenter en l'unissant à une de ses parentes qui était élevée dans sa maison. Vous connaissez sa figure. Jugez de quels yeux la jeune personne dut voir l'époux qu'on lui destinait. Cependant, habituée à lui dès l'enfance, elle ne montrait aucune répugnance ; et les amis de sir… de l'homme dont je parle, ne doutèrent pas que le vif attachement qu'il avait conçu pour elle, les excellentes qualités de son cœur n'eussent surmonté l'horreur que son extraordinaire laideur devait naturellement inspirer à une jeune fille.

— Et se trompèrent-ils ?

— Vous allez l'apprendre. Il se rendait justice à lui-même, et savait fort bien ce qui lui manquait. — Je suis, me disait-il…, c'est-à-dire, disait-il à un homme en qui il avait confiance, — je

suis, en dépit de tout ce que vous voulez bien me dire, un pauvre misérable proscrit, qu'on eût mieux fait d'étouffer au berceau. Celle qu'il aimait s'efforçait en vain de le convaincre de son indifférence pour les formes extérieures. — Je vous entends, répondait-il ; mais vous parlez le langage du froid stoïcisme. Consultez tous les livres que nous avons lus, un extérieur avantageux, ou du moins une figure qu'on puisse regarder sans horreur, ne sont-ils pas toujours une des premières qualités exigées dans un amant ? Un monstre tel que moi ne semble-t-il pas avoir été exclu par la nature du partage de ses plus douces jouissances ? Sans mes richesses, tout le monde, excepté vous et peut-être Letitia, ne me fuirait-il pas ?

Se trouvant à ses propres yeux comme séparé du reste des hommes, il se croyait obligé de chercher à se les attacher par des libéralités excessives et souvent mal placées ; il croyait que ce n'était qu'à force de bienfaits qu'il pouvait, malgré sa conformation extérieure, forcer le genre humain à ne pas le repousser de son sein. Il n'est pas besoin de dire que maintes fois sa bienveillance fut déçue, sa confiance trahie : ces événements ne sont que trop ordinaires : mais son imagination les attribuait à la haine et au mépris que faisait naître, selon lui, sa difformité. Il finit par devenir l'être le plus ingénieux à se tourmenter. Il n'existait que deux personnes sur la bonne foi et sur l'amitié desquelles il parût compter : l'une était la jeune fille qu'il devait épouser ; l'autre, un ami qui paraissait lui être sincèrement attaché. Le père et la mère de cet être si disgracié moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre, et la célébration du mariage fut retardée. Pourtant la future épouse ne changea pas de détermination. Il recevait presque journellement l'ami dont je vous ai parlé. Sa malheureuse étoile voulut qu'il acceptât l'invitation que lui fit cet ami

d'aller passer quelques jours chez lui. Il s'y trouva des hommes qui différaient d'opinions politiques. Un soir, après une longue séance à table, les têtes étaient échauffées par le vin : une querelle sérieuse survint ; plusieurs épées furent tirées ; le maître de la maison fut renversé et désarmé par un de ses convives ; il tomba aux pieds de son ami. Celui-ci, tout contrefait qu'il est, possède une force peu commune ; il crut son ami mort ; il tira son épée, et perça le cœur de son antagoniste. Il fut arrêté, jugé, et condamné à un an d'emprisonnement. Cet événement l'affecta d'autant plus que celui qu'il avait tué jouissait de la meilleure réputation, et qu'il n'avait mis l'épée à la main pour se défendre que poussé à la dernière extrémité. Depuis ce jour-là, je remarquai... je veux dire, on remarqua que sa teinte de misanthropie se rembrunissait de plus en plus ; que le remords ajoutait à sa susceptibilité naturelle ; enfin, que toutes les fois que le meurtre qu'il avait commis se représentait à son imagination, il tombait dans des accès de frénésie. — À l'expiration de sa peine il se flattait de trouver près d'une tendre épouse et d'un ami chéri, la consolation de ses chagrins : il se trompait ; il les trouva mariés. Il ne put résister à ce coup : c'était le dernier câble qui retient un navire, et qui en se rompant le laisse en butte à la fureur des flots. Sa raison s'aliéna ; il fallut le placer dans une maison destinée aux infortunés qui sont dans cette cruelle position ; mais son faux ami, qui par alliance était devenu son plus proche parent, fit durer la détention longtemps après que la cause n'en existait plus, afin de conserver la jouissance de son immense fortune. Il existait un homme qui devait tout à cette victime : cet homme n'avait ni crédit, ni puissance, ni richesses, mais il ne manquait ni de zèle ni de persévérance : après de longs efforts, il finit par obtenir justice ; le malheureux fut remis en liberté et rétabli dans la pos-

session de ses biens, qui bientôt après s'augmentèrent même de tous ceux de la femme qu'il devait épouser : elle mourut sans enfants mâles, et ces biens lui revenaient à titre d'héritier substitué. Mais la liberté n'avait plus de prix à ses yeux, et sa fortune, qu'il méprisait, ne fut plus pour lui qu'un moyen de se livrer aux bizarres caprices de son imagination. Il avait abjuré le catholicisme, mais peut-être quelques-unes des doctrines de cette religion continuaient-elles d'exercer leur influence sur son âme, qui parut désormais ne plus connaître que les inspirations du remords et de la misanthropie. Depuis cette époque, il a mené alternativement la vie d'un pèlerin et celle d'un ermite. Tous ses discours annoncent l'aversion la plus invétérée contre les hommes, et toutes ses actions tendent à les soulager. Mais je ne vous ai pas encore parlé d'une circonstance qui va peut-être vous alarmer, et c'est même pour cela que je ne l'ai pas mentionnée plus tôt… Maintenant que nous voici près de sa retraite, — il ne m'est pas possible de vous accompagner chez lui ; vous devez vous y présenter seule.

— Seule ? Je n'ose !

— Il le faut. Je vais rester ici et vous attendre.

— Vous n'en bougerez pas ? — Mais si je vous appelais, croyez-vous que vous pourriez m'entendre ?

— Bannissez toute crainte, et surtout gardez-vous bien de lui en montrer aucune. Il prendrait votre timidité pour l'expression de l'horreur qu'il croit que sa figure cause immanquablement. Adieu pour quelques instants : souvenez-vous des maux dont vous êtes menacée, et que la crainte qu'ils doivent vous inspirer triomphe de vos scrupules et de vos terreurs.

16

Dans l'antre ténébreux qui lui servait d'asile
Ils le trouvent l'air morne et le regard baissé,
Par d'affreux souvenirs paraissant oppressé.

Les sons de la voix de Ratcliffe ne parvenaient plus aux oreilles d'Isabelle ; elle se retournait fréquemment pour le chercher des yeux : la clarté de la lune lui donna pendant quelques instants la consolation de l'apercevoir ; mais avant d'être arrivée à la cabane du solitaire, elle l'avait entièrement perdu de vue. Deux fois elle avança pour frapper à la porte, et deux fois elle se sentit incapable de cet effort. Enfin, elle appela le Nain, le conjurant de lui ouvrir.

— Quel est l'être assez misérable, répondit la voix aigre du solitaire, pour venir demander ici un asile ? Va-t-en ! quand l'hirondelle a besoin de refuge, elle ne le cherche pas sous le nid du corbeau.

— Je viens vous trouver à l'heure de l'adversité, comme vous m'avez engagée vous-même à le faire. Vous m'avez promis que votre cœur et votre porte s'ouvriraient à ma voix ; mais je crains…

— Ah ! tu es donc Isabelle Vere ?

— Je vous rapporte la rose que vous m'avez donnée. Elle n'a pas eu le temps de se flétrir entièrement depuis que vous m'avez en quelque sorte prédit mes malheurs.

— Puisque tu n'as pas oublié ce gage, je me le rappelle aussi.

Isabelle entendit tirer les verrous. La porte s'ouvrit, et le solitaire s'offrit à ses yeux, tenant en main une lampe, — Entre, fille de l'affliction, lui dit-il, entre dans le séjour du malheur.

Elle entra d'un pas timide.

Le Nain lui montra une escabelle placée près de la cheminée, lui fit signe de s'asseoir, puis ramassant quelques morceaux de bois sec, il alluma un feu dont la clarté permit à Isabelle de voir la demeure où elle se trouvait.

Sur deux planches fixées à droite de la cheminée étaient rangés quelques livres, avec différents paquets d'herbes sèches, deux verres, un vase et quelques assiettes ; à gauche, se trouvaient divers outils et instruments de jardinage. Une espèce de cadre en bois, à demi rempli de mousse, tenait lieu de lit ; une table et deux sièges complétaient le mobilier.

Tel était le lieu où Isabelle se trouvait enfermée avec un homme dont l'histoire, qu'elle venait d'apprendre, n'offrait rien de très rassurant. Assis vis-à-vis d'elle, le Nain la regardait en silence, d'un air qui annonçait que des sentiments opposés se livraient dans son cœur un violent combat.

Isabelle, pâle comme la mort, restait immobile.

Le Nain fut le premier à rompre le silence. — Jeune fille, dit-il, quel mauvais destin t'a amenée dans ma demeure ?

— Le danger de mon père, et la permission que vous m'avez donnée de m'y présenter, répondit-elle.

— Et tu te flattes que je pourrai te secourir ?

— Vous me l'avez fait espérer.

— Comment as-tu pu le croire ? Ai-je l'air d'un redresseur de torts ? Je t'ai raillée en te faisant une telle promesse.

— Il faut donc que je parte, et que je subisse ma destinée ?

— Non, dit Elshender, ne nous séparons pas : j'ai encore à te parler. Pourquoi l'homme a-t-il besoin du secours des autres hommes ? Regarde autour de toi : l'être le plus méprisé de l'espèce humaine n'a demandé à personne ni aide ni compassion. Cette maison, je l'ai construite ; ces meubles, je les ai fabriqués ; et avec ceci (il tirait à demi un long poignard qu'il portait à son côté), avec ceci (répéta-t-il), je puis défendre l'étincelle de vie qui anime un misérable comme moi, contre quiconque viendrait m'attaquer.

Rien n'était moins rassurant pour la pauvre Isabelle.

— Voilà la vie de la nature, continua le solitaire. — Vie indépendante et qui se suffit à elle-même. Le loup n'appelle pas le loup à son aide pour creuser son antre ; pour saisir sa proie, le vautour n'attend pas l'assistance du vautour.

— Et quand ils ne peuvent y réussir, dit Isabelle dans l'espérance de se faire écouter plus favorablement en employant le même style métaphorique, que faut-il qu'ils deviennent ?

— Qu'ils meurent et qu'ils soient oubliés ! N'est-ce pas le sort général de tout ce qui respire ?

— C'est le sort des êtres dépourvus de raison, mais il n'en est pas de même du genre humain. Les hommes disparaîtraient bientôt de la terre, s'ils cessaient de s'entr'aider les uns les autres. Le faible a droit à la protection du plus fort, et celui qui peut secourir l'opprimé commet un crime s'il lui refuse son assistance.

— Et c'est dans cet espoir frivole, pauvre fille ! que tu viens trouver au fond du désert un être que la race humaine a rejeté de son sein ? N'as-tu pas frémi en te présentant ici ?

— Le malheur ne connaît pas la crainte.

— N'as-tu donc pas entendu dire que je suis ligué avec des êtres surnaturels aussi difformes que moi ? Comment as-tu osé venir de nuit dans ma retraite ?

— Le Dieu que j'adore me soutient contre de vaines terreurs.

— Oh ! oh ! tu prétends avoir de la philosophie ! mais, jeune et belle comme tu l'es, n'aurais-tu pas dû craindre de te livrer au pouvoir d'un être si dépité contre la nature, que la destruction d'un de ses plus beaux ouvrages doit être un plaisir pour lui ?

Les alarmes d'Isabelle croissaient à chaque mot. Elle lui répondit pourtant : — Quelques injures que vous puissiez avoir éprouvées dans le monde, vous êtes incapable de vouloir vous en venger sur quelqu'un qui ne vous a jamais offensé.

— Tu ignores donc, reprit-il en fixant sur elle des yeux où brillait une affreuse malignité ; tu ignores donc les plaisirs de la vengeance ?

— Les horribles idées que vous me présentez ne peuvent entrer dans mon esprit. Qui que vous puissiez être, vous ne voudriez pas faire insulte à une malheureuse que sa confiance en vous a amenée sous votre toit.

— Tu as raison, répondit-il ; je ne le voudrais ni ne l'oserais. Retourne chez toi. Quels que soient les maux qui te menacent,

cesse de les craindre. Tu m'as demandé ma protection, tu en éprouveras les effets.

— Mais c'est cette nuit même que je dois consentir à épouser un homme que je déteste, ou à mettre le sceau à la perte de mon père !

— Cette nuit même ?... À quelle heure ?

— À minuit.

— Il suffit. Ne crains rien, ce mariage ne s'accomplira pas.

— Et mon père ? dit Isabelle d'un ton suppliant.

— Ton père ? s'écria le Nain en fronçant le sourcil : il a été et il est encore mon plus cruel ennemi. Mais, ajouta-t-il d'un ton plus doux, les vertus de sa fille le protègeront. Maintenant, retire-toi : si tu restais davantage, je craindrais de retomber dans ces rêves absurdes sur les vertus humaines. — Je te le répète, ne crains rien. Présente-toi devant l'autel, c'est là que tu verras mes promesses se réaliser.

Il ouvrit la porte de sa hutte, et laissa miss Vere remonter à cheval sans paraître autrement s'inquiéter d'elle. Mais en partant elle l'entrevit à la lucarne qui lui servait de fenêtre ; et il y resta jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue.

Isabelle pressa le pas de son cheval, et elle eut bientôt rejoint M. Ratcliffe qui l'attendait. — Eh bien, lui dit-il, avez-vous réussi ?

— Il m'a fait des promesses, répondit-elle ; mais comment pourra-t-il les accomplir ?

— Dieu soit loué ! s'écria Ratcliffe : ne doutez pas qu'il les accomplisse.

En ce moment un coup de sifflet se fit entendre. — C'est moi qu'il appelle, continua-t-il. Miss Vere, il faut que je vous quitte, et que vous retourniez seule au château ; votre intérêt l'exige. Ayez soin de ne pas refermer la porte du jardin.

Un second coup de sifflet, plus fort et plus prolongé, retentit de nouveau. — Adieu ! dit Ratcliffe, — et il partit au galop.

Miss Vere regagna le château avec toute la célérité possible, et n'oublia pas de laisser ouverte la porte du parc, comme Ratcliffe le lui avait recommandé ; puis, étant remontée dans son appartement, elle tira les verrous, et sonna pour avoir de la lumière.

Son père arriva quelques instants après. — Je suis venu plusieurs fois pour vous voir, ma chère enfant, lui dit-il : trouvant votre porte fermée, je craignais que vous ne fussiez indisposée ; mais j'ai pensé que vous désiriez être seule, et je n'ai pas voulu vous contrarier.

— Je vous remercie, mon père, mais permettez-moi de réclamer l'exécution de la promesse que vous m'avez faite. Souffrez que je jouisse en paix et dans la solitude des derniers moments de liberté qui m'appartiennent. — À minuit je serai prête à vous suivre.

17

Cela ne ressemble guère à une noce

Le château d'Ellieslaw était fort ancien, mais la chapelle où devait se célébrer la cérémonie fatale remontait à une antiquité beaucoup plus reculée.

C'est en ce lieu que se rassemblèrent, quelques minutes avant minuit, les personnes dont la présence était indispensable pour la cérémonie qui allait être célébrée. M. Vere, désirant ne pas avoir d'autres témoins que les témoins strictement nécessaires, avait laissé dans la salle du festin ceux de ses hôtes qui n'avaient pas encore quitté le château, et il était monté dans l'appartement de sa fille pour l'amener à l'autel. Sir Frédéric Langley et Mareschal, suivis de quelques domestiques, l'avaient précédé et l'attendaient dans la chapelle. Sir Frédéric était sérieux et pensif ; l'étourderie et la gaieté imperturbable de Mareschal semblaient faire ressortir encore le sombre nuage qui couvrait la figure du baronnet.

— La mariée n'arrive pas, dit Mareschal à sir Frédéric : j'espère que ma cousine n'aura pas été enlevée deux fois en deux jours.

Sir Frédéric ne répondit rien.

— Ce délai n'arrange pas le docteur Hobbler, continua Mareschal ; mon cousin est venu l'interrompre dans le moment où il débouchait sa troisième bouteille, et il voudrait bien que la cérémonie fût terminée pour aller la retrouver. J'espère que… Ah ! j'aperçois Ellieslaw et ma jolie cousine… Mais comme elle est pâle ! elle peut à peine se soutenir !… Sir Frédéric, songez bien que si elle ne dit pas un oui bien ferme, il n'y a point de mariage.

— Point de mariage. Monsieur, répéta sir Frédéric d'un ton qui annonçait qu'il avait peine à contenir sa colère.

— Non, point de mariage ! j'en jure sur mon honneur.

— Mareschal, lui dit à voix basse sir Frédéric en lui serrant la main fortement, vous me rendrez raison de ce propos.

— Très volontiers… Puis, élevant la voix : — Ma belle cousine, ajouta-t-il, parlez-moi librement : est-ce bien volontairement que vous venez accepter sir Frédéric pour époux ? Si vous avez la centième partie d'un scrupule, n'allez pas plus loin.

— Êtes-vous fou, monsieur Mareschal ? lui dit Ellieslaw, croyez-vous que j'amènerais ma fille à l'autel contre son gré ?

— Allons donc, regardez-la ; ses yeux sont rouges, ses joues plus blanches que sa robe ! Au nom de l'humanité, j'insiste pour que la cérémonie soit remise à demain.

— Il faut donc, jeune écervelé, que vous vous mêliez toujours de ce que ne vous concerne en rien ? dit Ellieslaw en colère. Au surplus, elle va nous dire elle-même qu'elle désire que la cérémonie ait lieu sur-le-champ. — Parlez, ma chère enfant, le voulez-vous ainsi ?

— OUI, dit Isabelle ayant à peine la force de parler, puisque je ne puis attendre de secours ni de Dieu ni des hommes.

Elle ne prononça distinctement que le premier mot, et personne ne put entendre les autres. Mareschal leva les épaules, et se détourna d'un autre côté en maudissant les caprices des femmes. Ellieslaw conduisit sa fille devant l'autel ; sir Frédéric vint se placer auprès d'elle. Alors le docteur ouvrit son livre, et regarda Ellieslaw comme pour lui dire qu'il attendait ses ordres.

— Commencez, dit Ellieslaw.

Tout à coup une voix aigre et forte, qui semblait sortir du tombeau de la mère d'Isabelle, et qui retentit sous les voûtes de la chapelle, s'écria : Arrêtez. — Chacun resta muet, immobile, et au même instant un bruit éloigné, semblable à un cliquetis d'armes, se fit entendre dans les appartements du château. Il ne dura qu'une minute ou deux.

— Que signifie tout ceci ? dit sir Frédéric en regardant Mareschal et Ellieslaw d'un air qui annonçait la méfiance et le soupçon.

— Quelque dispute parmi nos convives, répondit Ellieslaw affectant une tranquillité qu'il était loin d'avoir. Continuez, docteur.

Mais avant que le docteur pût lui obéir, la même voix prononça une seconde fois, et plus fortement encore, le mot : Arrêtez ! et le Nain, sortant de derrière le monument, se plaça en face de M. Ellieslaw. Cette apparition subite effraya tous les spectateurs, mais elle parut anéantir le père d'Isabelle.

— Que veut cet homme ? dit sir Frédéric ; qui est-il ?

— Quelqu'un qui vient vous annoncer, repartit le Nain avec le ton d'aigreur qui lui était ordinaire, qu'en épousant miss Isabelle Vere vous n'épousez pas l'héritière des biens de sa mère, parce que j'en suis seul propriétaire. Elle ne les obtiendra qu'en se mariant avec mon consentement ; et ce consentement, jamais il ne sera donné pour vous. À genoux, misérable, à genoux ; remercie le ciel, remercie-moi, moi qui viens te préserver du malheur d'épouser la jeunesse, la beauté, la vertu sans fortune. — Et toi, vil ingrat, dit-il à Ellieslaw, quelle excuse me donneras-tu ? Tu voulais vendre ta fille pour te sauver d'un danger, comme tu aurais dévoré ses membres, dans un temps de famine, pour assou-

vir ta faim. Oui, cache-toi, tu dois rougir de regarder un homme dont la main s'est souillée d'un meurtre pour toi, que tu as chargé de chaînes en récompense de ses bienfaits, et que tu as condamné au malheur pour toute sa vie. La vertu de celle qui t'appelle son père peut seule obtenir ton pardon. Retire-toi, et puissent les bienfaits que je t'accorderai encore se convertir en charbons ardents sur ta tête !

Ellieslaw sortit de la chapelle en faisant un geste de désespoir.

— Je n'entends rien à tout cela, dit sir Frédéric Langley. Nous sommes ici un corps de gentilshommes qui avons pris les armes au nom et sous l'autorité du roi Jacques ; ainsi, Monsieur, que vous soyez réellement ce sir Édouard Mauley qu'on a cru mort depuis si longtemps, ou peut-être un imposteur qui veut s'emparer de son nom et de ses biens, nous prendrons la liberté de vous retenir en prison jusqu'à ce que vous ayez donné des preuves bien claires de ce que vous pouvez être. — Saisissez-le, mes amis.

Sir Frédéric, voyant qu'il n'était pas obéi, car les domestiques reculaient d'un air de doute et d'inquiétude, s'avança vers le Nain pour le saisir lui-même ; mais il n'eut pas fait trois pas qu'il fut arrêté par le canon d'une pertuisane qui brilla sur sa poitrine. C'était le robuste Hobbie Elliot qui la lui présentait.

— Un instant, dit celui-ci ; avant que vous le touchiez, je verrai le jour à travers votre corps. Personne ne mettra la main sur Elshie, tant que je vivrai : il faut secourir ceux qui nous ont secourus. Ce n'est pas qu'il en ait besoin ; s'il vous serrait le bras, il vous ferait sortir le sang par les ongles. C'est un rude jouteur.

— Et par quel hasard vous trouvez-vous ici, Hobbie ? lui demanda Mareschal.

— En conscience, Mareschal Wells, j'y suis venu avec une trentaine de bons compagnons pour maintenir la paix, pour secourir Elshie au besoin, et pour payer mes dettes à M. Ellieslaw. On m'a donné un fameux déjeuner il y a quelques jours, et je sais qu'il y était pour quelque chose : eh bien, je suis venu pour lui servir à souper. — Ne portez pas ainsi la main sur vos épées. Messieurs : le château est à nous à bon marché. Les portes étaient ouvertes ; vos gens avaient bu du punch ; nous leur avons enlevé les armes des mains.

Mareschal sortit de la chapelle, et y rentra presque aussitôt. — De par le ciel, sir Frédéric, cela n'est que trop vrai ! dit-il, le château est rempli de gens armés ; nos ivrognes sont tous désarmés, nous n'avons d'autre ressource que de nous faire jour l'épée à la main.

— Là, là, dit Hobbie, pas de violence ! Écoutez-moi un peu : nous ne voulons de mal à personne. Vous êtes en armes pour le roi Jacques ? Eh bien, quoique nous les portions pour la reine Anne, si vous voulez vous retirer paisiblement, nous ne vous arracherons pas un cheveu de la tête. C'est ce que vous pouvez faire de mieux ; car je veux bien vous dire qu'il est arrivé des nouvelles de Londres. L'amiral Bang… Bing… je ne sais comment on l'appelle… a empêché la descente des Français : ils ont remmené leur jeune roi, et vous ferez bien de vous contenter de notre vieille Anne, à défaut d'une meilleure.

Ratcliffe, qui entrait dans la chapelle, confirma cette nouvelle si peu favorable aux jacobites, et sir Frédéric s'esquiva.

— Quelles sont vos intentions maintenant, monsieur Mareschal ? dit Ratcliffe.

— Ma foi ! répondit-il en souriant, je n'en sais rien. J'ai le cœur trop fier et la fortune trop basse pour suivre notre brave fiancé.

— Croyez-moi, dispersez vos gens, restez tranquillement chez vous, et, comme il n'y a pas eu d'acte public de rébellion, vous ne serez pas inquiétés.

M. Mareschal suivit son avis, et n'eut pas lieu de s'en repentir.

— Eh oui ! reprit Hobbie : — que ce qui est passé soit passé, et soyons tous amis. Le diable m'emporte si j'en veux à personne qu'à Westburnflat ; mais il vient de l'échapper belle. Je n'avais échangé avec lui que deux ou trois coups de claymore, qu'il a sauté dans le fossé du château par une fenêtre, et s'est échappé en nageant comme un canard.

Pendant cette scène de confusion, Isabelle s'était jetée aux pieds de son parent, sir Édouard Mauley (car c'est ainsi que nous appellerons désormais le solitaire), afin de lui témoigner sa reconnaissance et d'implorer le pardon de son père. Elle tenait la main de sir Édouard, la baisait, la baignait de larmes. Celui-ci, debout et immobile, portait ses yeux sur Isabelle. Enfin de grosses larmes l'obligèrent à retirer sa main pour les essuyer.

— Je croyais, dit-il, ne pouvoir plus connaître les larmes ; mais nous en versons à l'heure de notre naissance, et il paraît que la source ne s'en tarit que dans la tombe. Cet attendrissement n'ébranlera pourtant pas ma résolution. Je veux être mort pour vous, comme si j'étais étendu dans la tombe.

Sir Édouard embrassa Isabelle sur le front, puis il sortit de la chapelle, suivi de Ratcliffe.

Épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées, miss Vere se retira dans son appartement.

Quelques-uns des hôtes qu'avait rassemblés Ellieslaw se trouvaient encore dans le château : mais ils se retirèrent après avoir exprimé à qui voulut les entendre combien ils étaient éloignés de vouloir prendre part à aucune conspiration contre le gouvernement.

Hobbie Elliot prit le commandement du château pour la nuit, et y établit une garde régulière.

18

Le lendemain matin M. Ratcliffe remit à Isabelle une lettre de son père ; elle contenait ce qui suit :

« Ma chère fille. — L'iniquité d'un gouvernement persécuteur me force à passer en pays étranger pour sauver mes jours. Il est vraisemblable que j'y resterai quelque temps. Je ne vous engage pas à m'y suivre : il convient mieux à mes intérêts et aux vôtres que vous restiez en Écosse.

Je crois avoir à me plaindre de la conduite inexplicable de sir Édouard Mauley, votre plus proche parent du côté de votre mère ; mais, comme il vous fait son héritière, et qu'il va vous mettre en possession immédiate d'une partie de son immense fortune, je me contente de cette réparation. Je sais qu'il ne m'a jamais pardonné la préférence que m'avait accordée votre mère. Cela suffit pour déranger son esprit. Comme mari de sa plus proche parente et de son héritière, le soin de sa personne et de

ses biens me fut dévolu ; mais des juges, croyant lui rendre justice, le réintégrèrent dans l'administration de sa fortune. Cependant si l'on veut examiner avec impartialité la conduite qu'il a tenue depuis cette époque, on conviendra que, pour son propre avantage, il eût mieux valu qu'il restât soumis à une contrainte salutaire.

« Je dois pourtant reconnaître qu'il montra quelque égard pour les liens du sang. Il se séquestra entièrement du monde, changea de nom, ce à quoi je consentis par complaisance, et il laissa à ma disposition le revenu de tous les domaines qui avaient appartenu à ma femme, et qui lui appartenaient à lui, comme son seul héritier dans la ligne masculine. Il croyait sans doute faire un grand acte de générosité. Je suis donc bien éloigné de croire qu'en ce point j'aie contracté une obligation envers sir Édouard Mauley ; au contraire, j'ai à me plaindre qu'il ait chargé M. Ratcliffe de la gestion de ses intérêts. Il en est résulté que toutes les fois que j'avais besoin d'argent, M. Ratcliffe exigeait de moi une sûreté sur mon domaine d'Ellieslaw. Les prétendus services de sir Édouard n'avaient donc pour but que de se rendre maître de mes affaires et de me ruiner quand il le jugerait convenable. Un tel projet me dispense, je crois, de toute reconnaissance envers lui.

« Dans le cours de l'automne dernier, M. Ratcliffe me fit l'honneur de prendre ma maison pour la sienne, sans m'en donner d'autre motif, sinon que telle était la volonté de sir Édouard. Je n'en ai appris qu'aujourd'hui la véritable cause. Il alla voir sir Édouard presque tous les jours ; il l'aida dans le ridicule projet de se construire lui-même un ermitage. Un souterrain, qu'ils creu-

sèrent, servait à cacher Ratcliffe lorsque quelqu'un paraissait tandis qu'il était avec son maître.

« Vous penserez sans doute comme moi, qu'un pareil mystère devait cacher un intérêt puissant.

« Il me fait un crime d'avoir voulu vous marier à sir Frédéric. Et cependant, quoiqu'il ait tardé si longtemps à me faire connaître ses désirs, je n'ai pas le dessein d'y opposer mon autorité. Il souhaite que vous preniez pour époux le dernier homme sur lequel j'aurais cru qu'il pût jeter les yeux, le jeune Earnscliff : j'y donne mon consentement, pourvu que vous n'y refusiez pas le vôtre. Je vous confie donc, ma chère Isabelle, à la Providence.

« M. Ratcliffe m'a annoncé que l'intention de sir Édouard était aussi de me faire le paiement annuel d'une somme considérable pour assurer mon existence en pays étranger ; mais je suis trop fier pour rien accepter de lui. J'ai répondu que j'avais une fille affectionnée, et que j'étais sûr qu'elle ne souffrirait jamais que son père vécût dans la pauvreté, tandis qu'elle-même serait dans l'opulence.

« Je dois maintenant vous prévenir que, quoique j'aie fort à me plaindre de M. Ratcliffe, je ne l'en regarde pas moins comme un homme aussi intègre qu'éclairé ; je crois donc que vous ferez bien de lui confier le soin de vos affaires ; ce sera d'ailleurs un moyen de vous conserver la bienveillance de sir Édouard.

Richard Vere. »

Cette épître contient toutes les lumières que nous ayons pu nous procurer sur les événements antérieurs à l'époque où a commencé notre narration.

Quand Isabelle eut pris lecture de la lettre de son père, elle demanda à le voir ; mais elle apprit qu'il était parti de très bonne heure, après une longue conférence avec M. Ratcliffe, pour se rendre dans un port voisin, et de là passer sur le continent.

Où était sir Édouard Mauley ? personne ne l'avait vu depuis l'instant où il était sorti de la chapelle, la veille au soir.

— Serait-il arrivé quelque malheur au pauvre Elshie ? s'écria Hobbie : je m'en consolerais moins vite que de l'incendie de ma ferme.

Il monta à cheval, et courut à la demeure du Nain. La porte en était ouverte ; le feu du foyer était éteint ; tout y était dans l'état où Isabelle l'avait trouvé la veille, et il paraissait évident que le solitaire n'y était pas rentré. Hobbie revint consterné.

— Je crains que nous ne l'ayons perdu, dit-il à M. Ratcliffe.

— Vous ne vous trompez pas, répondit celui-ci en lui remettant un papier ; mais vous n'aurez pas à regretter de l'avoir connu.

Ce papier était un acte par lequel sir Édouard Mauley, autrement dit Elshender le Reclus, faisait donation à Hobbie Elliot et à Grace Armstrong de la somme qu'il avait prêtée au jeune fermier.

— C'est une chose singulière, dit Hobbie en pleurant de joie ; mais je ne puis jouir de mon bonheur, quand j'ignore si le pauvre homme qui me le procure est heureux lui-même.

— Quand nous ne pouvons nous-mêmes être heureux, dit Ratcliffe, le bonheur que nous procurons aux autres en devient un

pour nous. Telle sera la jouissance de celui que vous nommez Elshie.

Hobbie Elliot se retira à Heugh-Foot, épousa Grâce, fit rebâtir sa ferme, et fut aussi heureux que le méritait sa probité.

Il n'existait plus d'obstacles au mariage d'Earnscliff avec Isabelle. Sir Édouard Mauley, représenté par M. Ratcliffe, assura à sa parente une fortune qui aurait pu satisfaire la cupidité d'Ellieslaw lui-même. Mais Isabelle et Ratcliffe crurent devoir cacher à Earnscliff qu'un des motifs de la générosité de sir Édouard était de réparer, autant qu'il dépendait de lui, le crime dont, bien des années auparavant, il s'était rendu coupable en versant le sang du père de ce jeune homme. S'il est vrai, comme l'affirma Ratcliffe, que sa misanthropie devint un peu mois farouche, la connaissance qu'il eut d'un bonheur dont il était la cause y contribua sans doute, mais le souvenir du meurtre presque involontaire qu'il avait commis fut probablement le motif pour lequel il ne voulut jamais jouir du spectacle de leur félicité. Les années, en s'accumulant sur la tête des deux époux, ne firent qu'ajouter à leur tendresse réciproque.

Mareschal chassa, but du bordeaux, s'ennuya du pays, partit pour l'étranger, fit trois campagnes, revint, et épousa Lucy Ilderton.

Sir Frédéric Langley, toujours ambitieux, s'engagea dans la malheureuse insurrection de 1715. Il fut fait prisonnier à Preston dans le comté de Lancastre, avec le comte de Derwentwater, sa défense et le discours qu'il prononça avant de mourir figurent dans le recueil des procès d'État.

M. Vere fixa sa résidence à Paris, et y vécut dans l'opulence, grâce à la libéralité de sa fille. Il y fit une fortune brillante, dans le temps du système de Law, sous la régence du duc d'Orléans ; mais cette fortune s'écroula aussi rapidement que tant d'autres venues de la même source, et le chagrin qu'il en conçut détermina une attaque de paralysie qui mit fin à ses jours.

Willie de Westburnflat échappa au ressentiment d'Hobbie Elliot. Son patriotisme l'engageait fortement à aller servir son pays dans les guerres étrangères. Il alla joindre l'armée de Marlborough, obtint un grade en récompense des services que, grâce à son talent pour trouver le bétail, il rendit à la commission des vivres, revint en Écosse au bout de quelques années, avec une fortune acquise Dieu sait comment, démolit sa tour de Westburnflat, et bâtit à la place une maisonnette, mourut dans son lit en bon voisin et en chrétien sincère.

M. Ratcliffe continua de demeurer à Ellieslaw-Castle avec Earnscliff et Isabelle. Il faisait régulièrement une absence d'un mois au commencement du printemps et de l'automne ; mais quoiqu'il gardât un silence absolu sur le motif et le but de ce voyage périodique, on jugeait avec raison qu'il allait visiter sir Édouard. Après une de ces absences, on le vit revenir l'air triste et en habits de deuil. Ce fut ainsi qu'Earnscliff et Isabelle apprirent que leur bienfaiteur n'existait plus ; mais ils ne surent jamais ni quelle avait été sa résidence, ni en quel lieu reposaient ses cendres. Avant de mourir, sir Édouard avait fait promettre le secret à son unique confident.

La disparition subite d'Elshie servit à confirmer les bruits qui avaient couru sur son compte. Les uns crurent qu'ayant osé entrer dans un lieu consacré, malgré le pacte qu'il avait fait avec le

diable, l'esprit malin, pour l'en punir, l'avait emporté comme il retournait vers sa chaumière ; mais le plus grand nombre pense qu'il ne disparut que pour un temps, et qu'on le revoit encore parfois dans les montagnes. Il est donc représenté comme jetant un charme sur les troupeaux, faisant avorter les brebis, ou détachant les avalanches. En un mot, tous les malheurs qu'ils peuvent éprouver, les habitants de cette contrée ne manquent jamais de l'attribuer au Nain noir.

FIN DU NAIN NOIR

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Nain_noir_%28traduction_Dufauconpret%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.